

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HÉLIKA.

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAÎTRE D'ÉCOLE.

CHAPITRE I

LA RÉUNION D'AMIS.

C'est en vain que nous chercherions à nouer des liens plus forts et plus durables que ceux qui nous unissent à nos compagnons d'école, et à nos condisciples de collège. La vieille amitié d'autrefois a jeté dans nos cœurs des racines si profondes, que nous les sentons grandir avec le nombre de nos années.

Lorsque l'âge a desséché notre veine, et que les blessures de la vie ont laissé sur chaque épine du chemin le reste de nos dernières illusions, elles viennent nous réjouir et nous consoler sous la riante et gracieuse image de notre enfance, avec ses jeux, son espièglerie et son insouciance. Ses racines ont alors produit des fleurs précieuses que le vieil âge se plaît à cueillir comme l'a fait l'auteur des " Anciens Canadiens."

Mais parmi ceux de nos jeunes compagnons, il en est qui nous sont restés plus sympathiques ; parce qu'ils étaient d'un caractère plus conforme au nôtre, plus joviaux ou taciturnes, plus taquins ou espiègles, suivant qu'ils ont pris eux-mêmes plus ou moins de part dans nos escapades d'écoliers. Aussi quels francs éclats de rire, lorsque nous nous rencontrons et nous racontons nos réminiscences du passé, de notre vie d'école, et de nos années de collège.

En parlant de la jeunesse, temps hélas, bien éloigné de moi aujourd'hui, il m'est revenu une narration, et la lecture d'un manuscrit, faite par un ancien maître d'école, qui sont encore l'une et l'autre dans un des replis de ma mémoire, comme un émouvant souvenir des temps passés. Ces souvenirs datent de loin, puisque je n'avais qu'à peine vingt ans lorsque je les entendis de la bouche du père d'Olbigny.

Le père d'Olbigny était un vieux maître d'école.

Il était un jour, arrivant on ne savait d'où, venu prendre possession de l'école de notre village.

Après un examen passé devant le curé et lessyndics, qui n'étaient malins ni en grammaire, ni en calcul, il avait été décidé qu'il était capable de nous enseigner l'alphabet.

Or, le père d'Olbigny était un homme instruit, profondément instruit. Il parlait et écrivait correctement plusieurs langues anciennes et modernes; comme nous pûmes en juger plus tard.

Son extérieur n'était rien moins que prévenant en sa faveur. Une balafre affreuse lui partageait transversalement la figure, et lui donnait une expression étrange; mais ses yeux étaient si bons, si doux et si chargés de tristesse; ses procédés à notre égard si affectueux et si paternels, que nous l'aimâmes à première vue, et nous nous livrâmes à l'étude, crainte de lui faire de la peine. Il nous traitait tous avec la même bonté, mais il y avait une classe qui paraissait lui être privilégiée. Cette classe se composait de jeunes gens de mon âge et j'en faisais partie.

Ce fut donc en pleurant qu'il reçut nos adieux, lorsque nous laissâmes l'école pour endosser la livrée de collégiens.

Un soir, dix ans après, nous retrouvions les mêmes condisciples de cette classe, au coin du feu où nous avons été conviés par l'un de nous. Naturellement, nous vîmes à parler de notre temps d'enfance et de notre cher monsieur d'Olbigny. Il avait laissé nos endroits, et ce fut alors que l'un de nous, nous informa qu'il habitait une maison écartée à quelque distance du village de R... et qu'il y vivait en véritable ermite.

Nous décidâmes, séance tenante, d'aller passer une soirée avec lui.

Il vivait, paraissait-il, dans un pénible état de gêne. Plusieurs de mes amis étaient riches, une souscription fut ouverte et la bourse qui fut formée lui fut transmise sous forme de restitution. Il avait reçu par ce moyen de quoi vivre largement, comparativement, pendant deux ans.

Au jour fixé, personne ne manqua à l'appel.

Le père d'Olbigny pleura de joie de nous revoir, il nous reçut

comme ses véritables enfants. Quelques vers d'eau de vie que nous avons apportés le rendirent plus expansif. Il nous avoua qu'une main inconnue lui avait fait une restitution ; cette main, ajouta-t-il plaisamment, ne peut venir que du ciel, parce que je ne connais personne sur la terre qui me doive restitution. Ce fut après un toast pris à sa santé, et qu'il nous eut affectueusement remerciés, qu'il continua :

" Il fait bon, mes amis, d'être jeunes, de voir l'avenir se dérouler devant nous avec tous les rêves dorés que l'espérance nous fait entrevoir. Vous voir réunis autour de ma table, me rappelle une époque bien éloignée, et cependant à peu près analogue.

" Nous étions nous aussi, mes compagnons d'école et moi, autour de la table d'un professeur, qui avait autant de plaisir à nous recevoir que j'en éprouve aujourd'hui. Hélas ! j'étais cette soirée là bien gai, bien joyeux, et me doutais guère qu'elle aurait une si grande influence sur le reste de ma vie.

" Si je croyais que cette histoire put vous intéresser, je vous en raconterais une partie et la terminerais par la lecture d'un manuscrit, écrit dans toute l'amertume du repentir par l'auteur même d'un drame terrible de jalousie et de vengeance."

Des bravos enthousiastes accueillirent cette proposition ou plutôt cette bonne aubaine. Les verres se remplirent, les pipes s'allumèrent et ce fut avec un religieux silence que nous écoutâmes le palpitant récit qui va suivre :

" Il y a au delà de soixante ans que quelques amis et moi avons formé le même projet que vous exécutez, d'aller revoir notre ancien professeur. C'était un bon vieux curé qu'on appelait monsieur Fameux. Il habitait un village qui se trouvait presque sur la lisière des bois. Rien ne pouvait d'ailleurs mieux nous convenir. Nous avons décidé dans notre réunion, d'aller faire une partie de chasse et de pêche auprès d'un lac qui se trouvait à quelques dix lieues dans les grands bois, et nous n'avions qu'un faible détour à faire pour aller lui serrer la main. Outre le plaisir que nous éprouvions d'avance à revoir ce bon vieux père, nous espérions pouvoir nous procurer des guides qu'il nous ferait connaître parmi les chasseurs et trappeurs de sa mission.

" Bien que l'heure du soir fut avancée, nous nous dirigeâmes vers le presbytère, et ce fut en nous pressant dans ses bras que monsieur Fameux nous reçut. Jamais nous ne pouvions arriver plus à propos, car il nous annonça au réveillon que lui-même partait le lendemain matin pour aller explorer des terres auprès du même lac, qu'on lui avait dit être très fertile, et où il avait intention d'aller fonder une colonie. Puis, ouvrant la porte de

“ sa cuisine, il nous montra quatre vigoureux gaillards étendus
 “ sur le parquet, la tête sur leurs havre-sacs et faisant un bruit par
 “ leurs ronflements capable de réveiller les morts. “ Voilà nos
 “ guides, ajouta-t-il.”

“ Enfin, après une intime causerie, nous récitâmes la prière et
 “ nous nous étendîmes sur des lits de camp ; puis, lorsque le der-
 “ nier d'entre nous s'endormit, le prêtre agenouillé priait encore.

“ Le lendemain, le soleil radieux s'élevait à peine de l'horizon
 “ que nous étions sur pieds. La messe sonnait, nous nous y rendi-
 “ mes.

“ Je ne sais quel charme cet homme de bien répandait sur tout
 “ ce qu'il faisait ou disait ; mais la messe entendue, nous sentions
 “ au dedans de nous un calme, une paix et un bonheur intimes
 “ que je n'ai peut-être jamais éprouvés depuis. Le déjeuner se
 “ ressentit de notre disposition d'esprit, il fut gai et pétillant de
 “ bons mots ; puis havre-sacs sur le dos, nous primes, en chantant
 “ de gais refrains, le chemin des grands bois.

CHAPITRE II

LE VOYAGE.

“ Tout alla pour le mieux pendant les premiers six milles, mais
 “ à mesure que le soleil s'élevait, la chaleur devenait de plus en
 “ plus forte, et vers midi, l'air était suffocant. Les moustiques,
 “ cette journée-là, s'étaient liées pour soutirer le droit de passage ;
 “ aussi, fallut-il que chacun de nous leur payât un tribut ; à vrai
 “ dire, ils étaient encore plus avides que certains douaniers aux-
 “ quels vous n'avez pas donné un bonus. Les enflures et les
 “ démangeaisons insupportables, que leurs piqûres nous causaient,
 “ faisaient presque regretter d'être venus si loin chercher le plai-
 “ sir. De plus, les sources d'eau que nos guides s'attendaient à
 “ rencontrer sur notre route, étaient tarées en conséquence de la
 “ sécheresse exceptionnelle de l'été.

“ Vers quatre heures de l'après midi, nos gosiers étaient arides,
 “ nos palais desséchés et nos estomacs criaient famine. Depuis le
 “ matin, nous n'avions que grignoté par ci par là quelques mor-
 “ ceaux de biscuits, tout en marchant. Malgré l'assurance que nos
 “ guides nous donnaient, que nous n'étions plus qu'à deux milles
 “ de la chute ; nous allions faire halte, lorsque la grosse voix de
 “ Baptiste, notre premier guide, se fit entendre. Il avait pris les

“devants depuis quelque temps, et jamais refrain plus agréable
“parvint à nos oreilles. “A boire, à boire, qui donc en voudra,
“boire chantait-il en même temps qu’il se montra portant une
“énorme gourde bien remplie. Après que nous eûmes avidement
“vidé le contenu de cette bienfaisante gourde et pris quelques
“minutes de repos, nous nous remîmes en route rafraichis et
“reconfortés. Les guides entonnèrent les gais chants des voya-
“geurs canadiens, ensemble nous fîmes chorus. Point ai-je besoin
“de dire que ces chants n’eussent pas été admis au Conservatoire
“de Paris.

“Enfin haletants, fatigués, méconnaissables par l’enflure causée
“par les piqures des mouches, nous arrivâmes sous la direction
“de Baptiste dans une charmante érablière où le bruit d’une forte
“chute d’eau se faisait entendre. C’était l’oasis désirée. Des
“hourras frénétiques la saluèrent. Nous allions nous élancer
“dans la direction de la chute, lorsqu’un sifflement aigue et un
“signe énergique de Baptiste qui se tenait immobile au milieu du
“sentier, nous arrêta. Il nous montrait du doigt une magnifique
“famille de perdrix branchées sur un arbre du voisinage. Elles
“semblaient être venues s’offrir intentionnellement comme le
“menu du repas, aussi n’en fîmes nous pas fi. Quatre à cinq
“coups de feu jetèrent à nos pieds la bande emplumée. De grands
“battements de mains de la part de monsieur Fameux et des
“spectateurs furent la couronne de ce bel exploit. Notez que nous
“avons tiré les perdrix presque à bout portant.

“La joie augmenta encore lorsqu’un de nos guides, qui était
“resté en arrière, arriva avec quatre beaux lièvres qu’il avait
“rencontrés ; mais elle devint délirante quand nous aperçûmes
“bouillonner l’eau des cascades dont nous n’étions plus éloignés
“que de quelques pas.

“Une minute plus tard, nous étions sur les bords de la rivière
“et aux pieds d’une des chutes les plus pittoresques qu’on puisse
“contempler. Le spectacle était beau, grandiose, et bien digne
“eut-il été le seul de nous faire oublier les tourments de la soif et
“de la faim que nous avons endurés ; mais ventre affamé n’a pas
“d’oreilles, c’était le temps ou jamais de le dire, car ce qui nous
“réjouit le plus et nous mit en belle humeur, ce fut lorsque des
“feux furent allumés et que les marmites commencèrent à bouillir.
“Pendant ce temps, tout le monde était à l’œuvre. Les uns écor-
“chaient les lièvres, d’autres préparaient les perdrix, ou décou-
“paient des tranches de lard et de jambon ; quelques uns enfin
“buchaient le bois, tandis que Baptiste confectionnait les assiettes
“avec des écorces de bouleau et faisait des *micoïnes* et des four-

" chettes de bois ; bref enfin, tout le monde ainsi à l'œuvre fit
 " merveille, et une demi-heure après, le bruit des mâchoires eut
 " dominé celui des meules des plus assourdissants moulins. Il y a
 " de cela bien près de soixante ans, et je ne crains pas de répéter
 " aujourd'hui à la face du monde, que jamais repas fut mieux cuit
 " et mieux assaisonné avec la grande sauce de l'appétit, que celui
 " que nous primes ou plutôt dévorâmes au pied de la chute, de la
 " décharge du Lac à la Truite. Enfin les appétits satisfaits, les
 " pipes allumées, nous nous étendîmes avec délices sur les bords
 " de la rivière.

" Il eut été difficile de choisir un plus beau moment pour con-
 " templer le paysage qui nous entourait. Le soleil allait bientôt
 " s'enfoncer derrière le rideau des grands arbres, les oiseaux dans
 " leur suave et beau langage le saluaient et lui souhaitaient le
 " bonsoir ; quelques petits écureuils d'un air éveillé et mutin,
 " s'approchaient en sautillant, leurs queues coquettement retroussées,
 " pour glaner quelques restes de notre repas ; puis vifs
 " comme l'éclair, remontaient au haut d'une branche ou au sommet
 " de l'arbre pour nous envoyer leur trille de colère ou de
 " plaisir.

" Mais la beauté qui ne saurait être surpassée, était celle de la
 " chute avec ses mille paillettes d'or qui brillaient au soleil cou-
 " chant. Les rochers qui la surplombaient, semblaient eux aussi
 " tous émaillés de diamants. L'arc-en-ciel brillait à leurs pieds de
 " ses plus vives couleurs, pendant que la nappe d'eau qu'elle for-
 " mait au bas, tranquille d'abord, puis comme prise d'un accès
 " subit de rage, se ruait un instant après frémissante et écumeuse
 " de cascades en cascades, hérissant la crête de chacune de ses
 " vagues, comme pour attester sa colère de voir son cours inter-
 " cepté.

" Tous ces chants ou ces bruits divers, toutes ces beautés sau-
 " vages et primitives étaient égalés, surpassés peut-être par la
 " grandeur de la chute elle-même.

" L'eau se précipitait d'une hauteur d'à peu près cinquante
 " pieds ; mais dans sa chute, elle rencontrait d'énormes rochers
 " superposés les uns aux autres, bondissant de l'un à l'autre, elle
 " s'élevait et retombait blanche et floconneuse comme la neige,
 " pour se former un peu plus bas en gerbes de diamants auxquels
 " le soleil couchant, ce véritable peintre céleste, imprimait ses
 " plus magnifiques nuances et son plus éclatant coloris.

" La splendeur de ce tableau ne saurait être surpassée. Toute-
 " fois, un pic incliné d'une hauteur de cent pieds au dessus de la
 " chute, et dont la base était minée par l'incessant travail de la

“rivière, attirait notre attention dans ce moment. Nous en étions
 “même à supputer, combien il lui faudrait de temps, avant que
 “de parvenir à le précipiter dans l’abîme, lorsque sur une des
 “pointes les plus élevées, survint une apparition presque fantas-
 “tique.

CHAPITRE III

LE LAC.

“ Cette apparition était celle d’une jeune fille mollement appuyée
 “ sur une légère carabine de chasse. Deux dogues énormes étaient
 “ à ses côtés. Le costume de cette jeune fille était demi-sauvage
 “ autant que nous en pûmes juger. Nous ne pouvions comme de
 “ raison, par l’éloignement, distinguer ses traits ; mais à sa taille
 “ svelte et dégagée, au contour de ses épaules, et telle qu’elle nous
 “ apparut dans sa pose à la fois gracieuse et nonchalante, nous
 “ nous formâmes l’idée qui se confirma plus tard, qu’elle était
 “ admirablement belle.

“ Monsieur Fameux la reconnut. — Adala seule, dit-il, où donc
 “ est le vieil Hélika ? Voyez, ajouta-t-il, en s’adressant à Baptiste,
 “ elle semble nous avoir reconnus tous les deux, et la voilà qui
 “ nous fait signe d’aller la rejoindre. Si Hélika, qui ne la laisse
 “ jamais d’un seul pas, n’est pas auprès d’elle ; c’est qu’un malheur
 “ lui est arrivé ou qu’il gît sur son lit de mort. La jeune fille
 “ comprit sans doute le signe que Baptiste lui adressa, car elle s’assit
 “ dans une pose pleine de grâce et de tristesse, pendant que notre
 “ guide allait traverser la rivière plus loin dans un endroit guéable.
 “ Les chiens s’étaient étendus à ses pieds, comme deux vigilantes
 “ sentinelles. Nous aurions dû le dire déjà, Baptiste était le type
 “ du chasseur et du trappeur canadien. Il était par conséquent le
 “ commensal et l’ami de toutes les tribus sauvages, il en possédait
 “ la langue et les dialectes. Pendant l’absence de Baptiste, nous
 “ pressâmes monsieur Fameux de questions. “ L’histoire de cette
 “ malheureuse enfant des bois est bien douloureuse, nous répondit-
 “ il d’une voix pleine d’émotion ; mais elle ne m’appartient pas.”
 “ C’était nous faire comprendre qu’il ne pouvait en dire plus long ;
 “ mais ces quelques paroles de monsieur Fameux, comme bien
 “ vous pensez ne firent que redoubler notre curiosité déjà bien
 “ surexcitée. Baptiste revint au bout de quelque temps, sa bonne
 “ et honnête figure était empreinte de tristesse.

" Hélika est bien malade, dit-il, l'enfant des bois cherche de
 " secours. Nos coups de feu à la chasse de tantôt l'ont effrayée.
 " Elle a craint de rencontrer quelques pirates des bois; voilà
 " pourquoi elle s'est retirée sur l'autre rive et vous supplie d'ar-
 " river au plus vite. C'est Hélika qui l'envoie vous chercher; elle
 " se fut rendue jusqu'à votre presbytère, si elle n'avait rencontré
 " personne pour remplir son message auprès de vous. Hélika est
 " gisant dans sa cabane sur son lit de mort, et il désire ardemment
 " vous voir. Elle retourne immédiatement auprès de lui, avec
 " l'espoir que nous la suivrons de près. Si vous n'êtes pas trop
 " fatigué, mon bon monsieur, nous allons tous deux nous remettre
 " en marche, pendant que les autres guides dresseront des campe-
 " ments pour la nuit à vos jeunes compagnons. Demain, je les
 " attendrai sur les bords du lac avec des canots. Le prêtre et
 " Baptiste partirent immédiatement.

" La veillée se passa en conjectures. Cet incident nous avait
 " singulièrement intrigués, parce qu'aucun des guides qui nous
 " restaient ne pouvait donner des renseignements précis sur
 " le nom et l'origine de la jeune fille. Tout ce qu'ils nous
 " apprirent, ce fut qu'ils l'avaient bien souvent rencontrée dans
 " les bois, toujours accompagnée d'un vieillard d'une haute sta-
 " ture, qui paraissait lui porter un amour et une sollicitude vérita-
 " blement paternels. Bien plus, son attention pour elle, et ses soins
 " étaient ceux de la mère la plus tendre. Ils ajoutaient aussi,
 " qu'esclave de tous ses désirs, il venait de temps en temps dans le
 " village y séjourner aussi longtemps qu'elle le voulait. Il y
 " prenait les meilleurs logements; mais les seules visites qu'ils fai-
 " saient ou recevaient, étaient celles de monsieur Fameux. Il la
 " conduisait dans les magasins, ne regardait jamais au prix des
 " étoffes qu'elle choisissait, suivant ses caprices, le prix en fut-il
 " très élevé.

" L'un d'eux assurait même avoir entendu monsieur Fameux
 " dire au père, tel était le nom du vieux sauvage: je suis heureux
 " de voir combien vous vous donnez de peine pour former l'édu-
 " cation de votre chère Adala, et combien elle répond admirable-
 " ment à vos efforts, elle parle et écrit aujourd'hui parfaitement le
 " français.

" Il y avait certes dans ces informations, matière plus que
 " suffisante pour piquer notre curiosité déjà excitée à l'extrême.
 " Malgré notre fatigue, nous mîmes longtemps avant de nous
 " endormir tous, faisant des suppositions plus ou moins ridicules
 " ou extravagantes.

" De bonne heure, le lendemain matin, nous étions en route,

“ tout en discourant sur l'incident de la veille. Comme toujours
“ lorsqu'on est jeune, la gaité nous était revenue avec le repos ;
“ aussi ne mîmes-nous pas de temps à franchir les trois milles qui
“ séparaient le lac du lieu de notre campement. Lorsque nous
“ arrivâmes sur ses bords, deux beaux grands canots, creusés dans
“ le tronc de gros pins, nous attendaient. Baptiste se promenait
“ sur le rivage et du revers de sa main essuyait une larme.
“ Hâtez-vous, messieurs, nous dit-il, le père Hélika désire vous
“ voir. Il a parait il quelque confiance à vous faire, et le pauvre
“ vieillard n'a plus bien longtemps à vivre.” En peu d'instants nous
“ fûmes installés dans les canots et pesâmes hardiment sur l'aviron.
“ Le lac était beau ce matin là. Sa surface était plane et unie,
“ pas une ride ne venait troubler le paisible miroir que nous
“ avions devant les yeux. Quelques vapeurs humides s'élevaient
“ çà et là des rochers ou de la masse d'eau. Elles nous apparais-
“ saient comme les images fantastiques des fées de nos anciens
“ contes. Les cris des huards se faisaient entendre de l'un ou l'autre
“ rivage, tant l'atmosphère était calme. Parfois aussi, le martin-
“ pêcheur nous envoyait des notes saccadées et stridentes, toutes
“ frémissantes de joie de la prise qu'il venait de faire d'un petit
“ goujon. Les fleurs des glaïeuls, qui nageaient à la surface et
“ s'ouvraient au soleil levant, nous faisaient penser à un riche
“ tapis de verdure émaillé de fleurs. Mais entre les rives et le pied
“ des montagnes avoisinantes, de beaux grands arbres séculaires
“ donnaient par les différentes nuances de leur feuillage un cadre
“ magnifique au miroir qui s'étendait devant nous. Ces arbres
“ avaient une grandeur et une majesté impossibles à décrire.
“ Quelques-uns d'une taille plus svelte s'inclinaient complai-
“ samment comme s'ils eussent voulu contempler leur beauté dans
“ le crystal limpide de l'eau, tel que peut le faire une coquette
“ jeune fille. D'autres au contraire élevaient leurs troncs énormes
“ et secs, montrant ainsi leurs branches desséchées comme les
“ membres d'un vieillard. Tandis qu'un bouquet verdoyant sem-
“ blait, comme la tête d'un patriarche, avoir seul conservé un reste
“ de sève et de vie. On voyait à ses pieds, des arbustes de diffé-
“ rentes familles s'élever et sembler lui demander protection.
“ Plus loin et du quatrième côté du lac, s'étendait une savane
“ sombre et triste. Des arbres rabougris, une mousse épaisse, un
“ terrain marécageux et rempli de fondrières donnaient à cet
“ endroit un aspect solitaire et désolé. Il formait un contraste frap-
“ pant qui faisait ressortir d'avantage la beauté des autres rives.
“ Nous nageâmes en silence pendant quelque temps, absorbés
“ dans la contemplation de la sauvage et pittoresque beauté du

“ paysage, lorsqu'après avoir doublé un cap, nous aperçûmes
 “ un plateau élevé de quinze à vingt pieds qui dominait le lac et
 “ la rivière.

CHAPITRE IV

HÉLIKA.

“ Sur ce plateau qui pouvait avoir une étendue d'une dizaine
 “ d'arpents, trois grandes huttes se touchant les unes les autres
 “ avaient été élevées. L'une d'elles avait une apparence toute
 “ particulière. Bien que comme les autres, elle fut construite de
 “ matériaux grossiers, sa forme ressemblait à celle d'une chau-
 “ mière, elle était plus spacieuse que les autres. Le houblon et
 “ quelques vignes sauvages, en la tapissant à l'extérieur, lui don-
 “ naient un air de fraîcheur et de bien-être. Des fenêtres l'éclairai-
 “ raient de tous côtés, les unes donnant sur le lac, les autres sur la
 “ rivière. Nous connaissons plus tard comment le propriétaire
 “ avait pu se procurer un tel luxe pour un sauvage, habitant la
 “ profondeur des forêts.

“ De forts volets garnis de fer avaient été posés pour les protéger
 “ du dehors. Par ci par là, un trou ou plutôt une meurtrière était
 “ percée. Enfin, on voyait combien Hélika, puisque c'était sa
 “ demeure, était jaloux de veiller à la sûreté de ceux qui l'habi-
 “ taient.

“ Les deux autres étaient construites de gros morceaux de bois,
 “ superposés les uns aux autres, et encochés à chacune de leurs
 “ extrémités pour s'adopter l'un dans l'autre et donner la solidité
 “ à cette construction toute primitive. Ce fut vers la première que
 “ Baptiste nous conduisit. La chambre d'entrée était spacieuse et
 “ parfaitement éclairée. Bien que l'ameublement en fut grossier,
 “ il offrait toutefois tout le confort désirable. Quelques fleurs
 “ sauvages de diverses familles y étaient cultivées avec le même
 “ soin que nous en prenons pour les fleurs exotiques. Des livres
 “ aussi étaient disposés sur quelques rayons. Mais ce qui frappa
 “ surtout nos regards, ce fut lorsqu'ils tombèrent sur un lit
 “ recouvert d'une peau d'ours où gisait un vieillard dont les traits
 “ portaient l'empreinte de la mort.

“ Cet homme devait être bien vieux. Des rides profondes sillon-
 “ naient son front et ses joues en tous sens. Il avait plutôt l'air
 “ d'un spectre, aussi n'eut-on pas manqué de le considérer comme

tel, si ses yeux noirs et enfoncés dans leur orbite n'eussent conservé un éclat extraordinaire. Ses sourcils étaient épais, son nez aquilin ressemblait au bec d'un oiseau de proie. Son front était haut et fuyant, ses lèvres minces et son menton proéminent, tout annonçait dans la figure de cet homme une indomptable énergie. L'ensemble de cette figure dénotait une si implacable férocité, qu'il eut fait frémir celui qui l'aurait rencontré un soir dans un chemin détourné ou sur la lisière d'un bois. Cependant, au moment où nous l'aperçûmes ses mains étaient jointes sur sa poitrine, ses lèvres s'agitaient et semblaient répéter les paroles d'une prière que monsieur Fameux disait à haute voix.

Comme contraste, agenouillée auprès du lit, se tenait dans l'attitude de la prière la jeune fille de la veille. Son épaisse chevelure inondait ses épaules et descendait jusqu'à la ceinture. Elle avait le dos tourné vers la porte. C'était bien la taille que nous avions admirée le soir d'avant, elle offrait dans ses contours tout ce que nous avions pu imaginer dans nos rêves de jeune homme de plus gracieux et de plus parfait. Nous étions arrêtés sur le pas de la porte à contempler ce tableau, lorsque le bruit de nos pas la fit se retourner. Jamais de ma vie, je n'ai vu aussi ravissante figure, nous en fûmes tous éblouis, fascinés. Murillo ou Raphaël eussent été heureux d'en faire le portrait et de le présenter comme celui de leur Madone. Une profonde tristesse était empreinte sur ses traits, et les larmes abondantes qui inondaient ses joues rehaussaient encore, s'il était possible, son angélique beauté. En nous apercevant, elle se retira timide et confuse dans un coin de la chambre; mais sur un signe du moribond elle disparut dans l'autre hutte. Celui ci, après avoir jeté sur nous un regard perçant et scrutateur, nous dit: "Vous devez avoir besoin, messieurs, de prendre un peu de nourriture et de repos, pendant que moi de mon côté, je vais avec ce saint homme terminer ma paix avec Dieu."

Une vieille sauvagesse nous conduisit dans la troisième cabane où un repas, composé de gibier et de poisson, nous avait été préparé. On s'était mis en frais pour nous y recevoir, car les lits de sapin avaient été renouvelés. C'était, nous dit Baptiste, la maison que le père Hélika avait fait construire spécialement pour y exercer l'hospitalité, là, chasseurs canadiens ou sauvages y trouvaient toujours un gîte et la nourriture. Ils restèrent tous deux trois heures en tête à tête, et lorsqu'à l'appel de monsieur Fameux nous entrâmes dans la chambre du mourant, une transformation complète s'était faite sur son visage. Les yeux

“ n’avaient plus rien de farouche ou d’inquiet, des larmes mêmes
 “ s’en échappaient. C’était bien encore la même figure énergique ;
 “ mais elle n’avait plus ce cachet de férocité, cet air empreint de
 “ trouble et de remords que nous avions d’abord remarqués ; elle
 “ indiquait plutôt le calme et le recueillement intérieur qui ne
 “ paraissaient pas exister auparavant.

“ Monsieur Fameux insista pour qu’il prit quelque nourriture.
 “ Il le fit pour lui complaire. Le bon prêtre lui parla quelques
 “ instants à l’oreille ; mais il secoua la tête et reprit tout haut :
 “ non Monsieur, c’est en vain que vous voudriez m’en dissuader,
 “ ma confession doit être publique ; puisse-t-elle être une légère
 “ expiation de mes crimes et servir d’exemple à ceux qui se laissent
 “ entraîner par la fougue de leurs passions. Un frisson involon-
 “ taire parcourut les membres des assistants, nous pressentions
 “ quelque drame lugubre, sanguinaire peut-être, dont Hélika avait
 “ été le héros.

“ Nous prîmes donc chacun une place autour de son lit, et c’est
 “ ainsi qu’il commença :

CHAPITRE V

LA CONFSSION.

“ Plus de quatre-vingts ans ont passé sur ma tête, et la terre
 “ dans quelques heures va recouvrir cette masse de boue et de
 “ misère qui devrait y être enfouie depuis mon enfance. On ne
 “ souffre pas dans le fond du cercueil après la mort ; mais devrais-
 “ je sentir chacun des vers qui doivent dévorer mon cadavre,
 “ dussent-ils m’occasionner les souffrances les plus atroces, je
 “ remerciais Dieu de m’infliger des peines aussi légères ; car
 “ quelques grandes qu’elles fussent, elles ne pourraient vous
 “ donner une idée des épouvantables tortures que les remords ont
 “ fait endurer à ma conscience depuis de longues bien longues
 “ années.

“ Dieu est juste, ajouta-t-il, d’un ton pénétré. Il m’a fait entendre
 “ sa grande voix dans tous les objets de la nature ; oui je l’ai
 “ entendue, glacé de terreur depuis au delà de quinze ans dans le
 “ frizelis des feuilles comme dans les roulements terribles du ton-
 “ nerre, je l’ai entendue dans le souffle léger de la brise comme
 “ dans les hurlements épouvantables de la tempête ; et, depuis le
 “ brin d’herbe jusqu’au grand chêne des bois ; je l’ai vu dans la

“goutte d'eau dont je me désaltérais jusqu'au fruit savoureux que je voulais goûter. Je l'entendais, je le voyais, je le sentais en moi-même, ce vengeur inexorable des crimes que nous com-mettons et des souffrances que nous faisons endurer à nos frères, de même que je l'ai éprouvé plus tard sous le fouet du maître et dans les chaînes de l'esclavage.”

“En prononçant ces paroles, bien que les membres du vieillard fussent glacés par le froid de la mort, nous voyions cependant un frémissement qui lui parcourait tout le corps. Sans doute qu'il remarqua notre surprise de l'entendre s'exprimer aussi bien, car il ajouta en continuant : Ne soyez pas surpris si je parle un français qui peut vous paraître bien pur pour un habitant des bois, mais j'appartiens à votre race, et c'est à une vengeance diabolique que je dois le triste état dans lequel vous me voyez aujourd'hui.”

“Dans mon enfance et ma jeunesse, j'ai vu moi aussi de beaux jours. Si vous saviez comme j'étais heureux lorsque je revenais chaque année dans ma famille pour y passer mes vacances. Nous étions plusieurs compagnons de collège de la même paroisse. Oh ! que nous nous en promettions des parties de pêche et de chasse et comme alors nous avions le cœur léger, l'âme pure et tranquille. Il me semble encore voir ma vieille mère, mon père et mes sœurs accourir au devant de moi, me presser tour à tour dans leurs bras et m'arroser la figure de leurs larmes lorsque je venais déposer à leurs pieds les prix nombreux que j'avais obtenus pour mes succès classiques. Puis le bon vieux curé que nous ne man-quions jamais d'aller voir, il nous avait baptisés, fait faire notre première communion ; de plus, il nous avait initiés aux premières notions de la langue latine. Il nous considérait donc comme ses enfants et nous recevait avec le plus grand plaisir et la plus touchante affection. Son presbytère et sa table étaient toujours à notre disposition. Il était aussi fier de nos succès que si nous lui eussions appartenu.”

“Nos jours de vacance se passaient en des parties de pêche et de chasse ; mes bons parents refusant que je prisse part à leurs travaux crainte que je ne me fatigasse. Le soir amenait les joyeuses veillées. Nous nous réunissions tantôt dans une maison, tantôt dans l'autre. Au son du violon nous dansions quelques rondes au milieu des rires de la plus folle gaieté ; puis, dix heures sonnant, la voix de l'aïeule se faisait entendre ; nous tombions à genoux et récitons en commun la prière du soir, et nous nous séparions en nous promettant bien de recommencer le lendemain.”

La voix du moribond à ces souvenirs se remplit d'émotion puis il ajouta comme se parlant à lui-même. " Chers souvenirs des beaux jours de ma jeunesse, combien de fois avec celui des larmes de plaisir de mes bons parents n'êtes vous pas venus tomber sur mon cœur désespéré comme la rosée bienfaisante sur la fleur desséchée ? Ah ! pourquoi ai-je à jamais abandonné le sentier béni de la vertu avec ses joies si pures et si naïves pour céder à mon exécration ? Pourquoi ai-je perdu le touchant exemple de cette vie de calme, d'amour et de religion que me donnaient ma famille et tous ceux qui m'entouraient ! "... A ces réminiscences de son passé si fortuné, Hélika ferma les yeux comme pour savourer une dernière fois les délices des beaux jours de son enfance. Il parut se recueillir et garda le silence pendant quelque temps.

Monsieur Fameux s'approcha de lui et voulut le dissuader de continuer son récit. " Non monsieur, répondit-il, je dois aller jusqu'au bout de mes forces, c'est un devoir que ma conscience m'impose, et je l'accomplis avec plaisir ; ma résolution est inébranlable." Puis il demanda quelque chose pour se rafraîchir. Cette demande fut sans doute entendue de l'autre côté, car la même indienne dont nous avons déjà parlée, apporta une tisane d'une couleur verdâtre. Il but quelques gouttes de ce breuvage qui parut le ranimer. " Eloigne Adala, dit-il à la vieille, qu'elle n'entende pas ce qui me reste à dire."

" C'est peut-être mal, ajouta-t-il, en se tournant vers monsieur Fameux, mais je voudrais conserver l'estime et l'amour de mon enfant jusqu'au dernier soupir, puis il reprit : "

" Vers l'année 17... nous touchions aux vacances qui devaient commencer vers la mi-juillet, mais je ne sais comment me l'expliquer aujourd'hui, était-ce un pressentiment qu'avec elles allaient s'éteindre pour toujours les joies de ma vie ? Hélas ! elles devaient être les dernières, car je terminais mon cours d'étude. Je me sentais triste et abattu. Il y a toujours quelque chose de solennel dans ce suprême adieu que nous faisons à nos belles années de collège. Le succès avait couronné mon travail au delà de mes espérances. Je remportai presque tous les premiers prix de ma classe. L'accueil que je reçus à la maison paternelle fut encore plus chaleureux, plus affectueux, s'il était possible qu'il ne l'avait été les années précédentes.

" Mon père, ma mère et mes sœurs me reçurent avec les mêmes démonstrations de joie, j'étais le seul fils. Or sans être bien riche, ma famille jouissait d'une honnête aisance comme cultivateur. Après les premiers embrassements. " Il va falloir, me dit

“ mon vieux père, bien te reposer mon enfant. Je t'ai acheté un beau fusil, un beau cheval est à l'écurie, j'ai quelques épargnes, amuses-toi, promènes-toi et surtout laisses là tes livres pour jouir de la vie dont tu ne connais pas encore les plaisirs.

“ Puis ma mère et mes sœurs me conduisirent dans la plus belle chambre qui avait été préparée avec tous les soins, la tendresse et l'affection qu'elles me portaient. Je remarquai plein d'attention et d'attention, avec quelle ingénieuse sollicitude on y avait déposé tous les objets qui pouvaient flatter mon goût et me procurer le plus grand confort.

“ Tu vas faire ta toilette maintenant, me dit ma mère en m'embrassant, nous avons invité les voisins à souper, et j'espère que tu vas t'amuser dans la soirée puisque tous tes anciens compagnons d'enfance avec leur sœurs sont de la partie.

“ En effet personne n'avait manqué à l'invitation. Les bons voisins avec leurs enfants étaient venus se réunir à cette fête, et je rougissais d'orgueil et de plaisir, lorsque je voyais ces braves gens venir me presser la main avec une considération qui tenait presque du respect; et me prodiguer des éloges sur mes succès, en présence des jeunes filles et de leurs frères.

“ Le souper fut bien joyeux, les langues déliées par quelques verres de bon vieux rhum, débitaient mille et mille plaisanteries qui étaient saluées par des tonnerres d'éclats de rire. Les chants ensuite succédèrent aux bons mots, enfin la gaieté était au diapason, lorsque nous nous levâmes de table. Ma mère, par une délicate attention, m'avait fait placer auprès d'une jeune fille plus jolie, plus instruite et plus distinguée que ses compagnes. Cette jeune fille n'était pas précisément belle, elle n'était peut-être pas même jolie, tel qu'on l'entend dans l'acception du mot, mais sa figure était si sympathique, sa voix et son regard si caressants et si doux, qu'elle répandait autour d'elle un charme et un bonheur auxquels il était difficile de résister. Sa conversation était entraînant, et se ressentait de son caractère aimant et contemplatif, elle avait une teinte de mélancolie lorsque le sujet s'y prêtait, qui donnait à sa figure et à ses paroles quelque chose d'enivrant. Pendant le souper nous parlâmes de différentes choses, mais le sujet sur lequel je me surpris à l'écouter avec un indicible plaisir, ce fut lorsqu'elle m'entretint des beautés de la nature. Ce n'était certes pas dans les livres qu'elle les avait étudiés, ce n'était pas non plus dans les ébourifantes dissertations des romanciers; mais dans le grand livre de la nature, où chacun y puise les connaissances et la foi en celui qui a créé toutes ces merveilles. Elle en parlait avec chaleur et émotion,

“ et, suspendu à ses lèvres, j'écoutais les descriptions qu'elle me
 “ faisait. Elles débordaient pittoresques et animées, comme une
 “ cascade de diamants.

“ Bref, ai-je besoin de le dire, j'avais alors vingt ans, l'enivre-
 “ ment de la fête, le sentiment supposé de ma supériorité, les vins
 “ qui avaient été versés à profusion, les éloges qu'on m'avait pro-
 “ digués, tout enfin avait contribué à exalter mon cerveau. Mais
 “ lorsque je me levai de table, je sentis dans mon cœur quelque
 “ chose que je n'avais pas encore éprouvé.

“ Le bal s'ouvrit ensuite, je dansai plusieurs fois avec cette
 “ jeune fille que je nommerai Marguerite, et quand la veillée fut
 “ finie, qu'elle fut partie avec ses parents, j'éprouvai un vide mêlé
 “ de charme et un sentiment de vague inquiétude indéfinissable.
 “ Il fallut m'avouer, que de l'avoir vue au bras d'un beau et loyal
 “ jeune homme, et échanger ensemble des paroles d'intimité en
 “ était la cause. Quelques regards que j'avais surpris produisirent
 “ dans mon être un bouleversement jusqu'alors inconnu. Ce jeune
 “ homme s'appelait Octave, il avait été mon condisciple de collègue
 “ et jusqu'à ce temps mon ami. Il avait terminé ses études depuis
 “ deux ans, et était revenu prendre les travaux des champs sur la
 “ ferme de son père. Ce fut en vain cette nuit-là que je cherchai
 “ le sommeil, je la passai à me rouler sur mon lit, et, lorsque plus
 “ calme le lendemain matin, je voulus descendre dans les replis
 “ de mon âme, je sentis que j'aimais éperdument Marguerite, et
 “ que le démon de la jalousie allait prendre possession de moi.

“ Je formai donc la résolution de ne plus la revoir. Effective-
 “ ment, bien des jours se passèrent oui quinze longs jours s'écou-
 “ lèrent avant que je la revisse, et cependant pas une heure, pas
 “ un instant du jour ou de la nuit sans que je pensasse, que je
 “ rêvâsse à elle. Tout le monde me faisait des reproches sur mon
 “ air morne et abattu. J'avais perdu le sommeil et l'appétit. Mes
 “ parents étaient inquiets, ma bonne mère ne manquait pas de
 “ l'attribuer au travail excessif de mes études.

“ Cependant il fallut céder aux obsessions et retourner aux soi-
 “ rées du village. Je croyais être assez fort pour pouvoir affronter
 “ le danger. J'y rencontrais fréquemment Marguerite et Octave et
 “ m'en revenais chaque soir de plus en plus éperdument amou-
 “ reux et jaloux. Son nom m'arrivait sur les lèvres à chaque jeune
 “ fille dont j'apercevais dans le lointain la robe onduler sous les
 “ caresses de la brise. Je partais pour la chasse sans munitions, ni
 “ carnassière et allais m'asseoir sur les bords de la mer, et là, des
 “ journées entières je pensais à elle. La plainte de la vague qui
 “ venait tristement déferler sur la plage convenait à ma tristesse.

" Ainsi se passa ma première année chez mes parents. La
 " demeure de Marguerite était presque voisine de la nôtre, nous
 " nous visitions réciproquement et la voyais très fréquemment.
 " Il était impossible qu'elle ne s'aperçut pas du feu qui me dévo-
 " rait. Cependant sa conduite envers moi et ses paroles étaient tou-
 " jours affectueuses et amicales, mais qu'étaient-elles ces marques
 " d'amitié pour moi qui sentais au dedans de mon cœur un brasier
 " dévorant? De ma fenêtre je voyais sa demeure, ses allées et
 " venues et avec frémissement j'apercevais sa silhouette dans le
 " lointain. Lorsqu'elle se rendait à l'église, je la suivais de loin et
 " aurais été heureux de baiser les traces de ses pas dans la pou-
 " sière du chemin.

" Vous pouvez juger de ce que j'éprouvais avec cet amour
 " immense, quand je la voyais au bras d'Octave et avec quelle
 " rage j'appris un jour qu'ils étaient fiancés. Elle devint désespoir,
 " le jour où je la rencontrai rougissante de bonheur et de plaisir,
 " elle était amoureusement inclinée vers Octave et la main dans
 " la sienne, ils se souriaient l'un à l'autre. Pendant que je passais
 " ainsi toute mes journées en folles rêveries amoureuses, Octave
 " par son travail et avec l'aide de l'argent que son père lui avait
 " donné s'était acquis une belle propriété, et moi je ne faisais rien.
 " Ma famille était très occupée de voir la tournure que prenait
 " mon esprit, car je devenais de plus en plus morose et taciturne.
 " Ma mère un jour à la suggestion de mon père m'en fit la remar-
 " que d'une manière douce et maternelle. Je lui répondis d'un
 " ton bourru et grossier. La sainte femme m'écouta avec étonne-
 " ment d'abord, comme si elle n'en pouvait croire ses oreilles ou
 " comme si elle se fut éveillée d'un mauvais rêve, puis tout à coup
 " elle fondit en larmes et m'entourant de ses bras elle me dit en
 " m'embrassant : " Pauvre enfant, tu souffres donc bien." Elle ne
 " put ajouter un seul mot, les sanglots la suffoquèrent. Ces larmes
 " de ma mère furent les premières qu'elle versa de chagrin, mais
 " elles ne furent pas, hélas ! les dernières que virent couler ses
 " cheveux blancs et dont seul je fus la cause par mon ingratitude
 " et ma méchanceté.

" Enfin le jour décisif arrivait, il me fallait sortir de cet affreux
 " état.
 " Un dimanche matin, Octave était absent, je revenais de l'église
 " accompagnant Marguerite. Je résolus de profiter de l'occasion
 " pour tenter un dernier effort. Je lui rappelai d'une voix émue
 " les joies, les plaisirs de notre enfance, combien alors les journées
 " étaient longues et ennuyeuses quand nous ne pouvions nous ren-
 " contrer pour partager nos jeux et nos promenades. Je remontai

" ainsi jusqu'au temps présent. Elle m'écouta d'abord avec plaisir,
 " ne sachant où je voulais en venir. Mais bientôt mes paroles
 " devinrent plus significatives et plus pressantes. Lorsque je lui
 " exprimai en termes brûlants combien je l'aimais, quels étaient
 " les rêves de bonheur que j'avais fondés sur son amour et son
 " union avec moi, elle rougit, puis pâlit au point que je crus qu'elle
 " allait défaillir. Je lui fis ensuite le tableau de mes souffrances
 " passées et de mon désespoir si elle refusait de se rendre à mes
 " vœux. Alors des larmes abondantes glissèrent sur ses joues, mais
 " elle ne me répondit pas. Je redoublai d'instances, tout mon
 " cœur, toute mon âme, tout mon amour passèrent dans mes
 " paroles, elles devaient tomber sur son cœur de glace comme des
 " gouttes de feu. Insensé, j'espérai un instant qu'elle aurait pitié
 " de moi et se laisserait fléchir, mais ce ne fut qu'un éclair.

" Jugez de ce que je devins, lorsque me prenant les deux mains
 " et m'enveloppant de son regard si doux et si caressant elle me
 " dit en pleurant : " Le ciel m'est à témoin que je donnerais la
 " plus grande part du bonheur qu'il me destine pour vous savoir
 " heureux. Mais pour vous appartenir je manquerais au serment
 " que j'ai fait à un autre devant Dieu, je manquerais de plus aux
 " cris de ma conscience et à la voix de mon cœur ; car je ne vous
 " cacherai pas que je suis fiancée à Octave et que dans peu de
 " jours nous serons irrévocablement unis." Je ne sais quelle trans-
 " formation se fit dans ma figure, si elle eut peur de l'expression
 " de mes traits ou de l'effet de ses paroles ; mais en levant les yeux
 " sur moi elle recula de quelques pas.

" Pourquoi ajouta-t-elle tristement, faut-il que je vous cause du
 " chagrin ? une autre vous comprendra mieux que je ne le puis-
 " faire, car elle sera plus que moi à la hauteur de votre intelli-
 " gence et vous serez heureux avec elle. Octave et moi vous avons
 " désigné une place au coin du feu où vous viendrez vous asseoir
 " bien souvent, nous causerons, nous nous amuserons et nous nous
 " occuperons de vous trouver une épouse digne de vous.

" Tels furent les derniers mots qu'elle m'adressa en me pressant
 " affectueusement la main. Elle était toute émue et tremblante, je
 " la voyais pleurer et j'avais l'enfer dans le cœur ; c'est ainsi que
 " nous nous quittâmes.

" Je passai le peu de jours qui suivirent cet entretien et précé-
 " dèrent leur union dans des transports de rage et de jalousie
 " inexprimables. Mes parents crurent véritablement que je devenais
 " fou furieux.

" Cependant, ainsi qu'elle me l'avait dit, huit jours après, la tête
 " brûlante, la figure affreusement contractée, j'entendis à l'abri

“ d'un pilier de la petite église de notre paroisse le serment
“ qu'Octave et Marguerite se firent de s'appartenir l'un à l'autre.
“ J'aurais voulu voir le temple s'écrouler sur eux et les mettre en
“ poussière. C'en était fait de moi, j'avais au fond du cœur tous les
“ esprits du mal et tout ce que le cœur humain peut avoir de haine
“ contre son semblable, je le ressentis pour eux. De tous les pores
“ de ma peau sortait le cri vengeance, vengeance ! Si elle m'eut
“ aperçu lorsque sa robe vint me frôler au sortir de l'église, elle
“ eut reculé, épouvantée comme à l'aspect d'un serpent.

“ Fou, insensé, j'avais espéré jusqu'au moment solennel. Oui
“ j'espérais qu'elle comprendrait toute l'immensité de mon amour
“ et combien j'aurais travaillé à la rendre heureuse. Le dimanche
“ même, malgré la publication des bancs, cet espoir m'enivrait
“ encore.

“ Vous êtes peut-être surpris qu'après tant d'années et en ce
“ moment solennel où il ne me reste que peu de temps à vivre, je
“ vous parle avec autant de chaleur du passé ; mais sur son lit de
“ mort, le vieillard sent quelquefois son sang se réchauffer aux
“ brûlants souvenirs de sa jeunesse : c'est la dernière lueur du
“ flambeau qui va s'éteindre.

“ Je laissai le cortège nuptial s'éloigner et m'élançai hors du
“ temple. Je courus à la maison, fis un paquet de quelques hardes,
“ me munis d'un bon sac de provisions et d'amples munitions,
“ sifflai mon chien et répondant à peine aux douces paroles de ma
“ mère qui pleurait en m'embrassant, je pris le chemin du bois.

“ Mes bons parents je ne les ai jamais revus depuis ; mais j'ai
“ appris par d'autres que mes deux sœurs avaient embrassé la vie
“ religieuse dans un couvent des Sœurs de Charité ; que mon père
“ et ma mère joignaient leurs prières aux leurs pour celui qu'ils
“ croyaient mort depuis longtemps. Hélas ! leur fils dénaturé n'a
“ pas été essayer les pleurs de leurs vieux ans et leur fermer les
“ yeux.”

Docteur Ch. DEGUISE.

(A continuer.)

L'EXPEDITION MILITAIRE DE MANITOBA.

Suite et fin.

V

DU PONT DE LA MATAWIN AU LAC SHEBANDOWAN, PARCOURS DE
21 MILLES.

(Du 21 juin au 14 juillet 1870.)

Du pont de la Matawin à celui d'Oskondaga, (12 milles) les travaux étaient encore peu avancés le 21 juin lorsque le colonel les visita. On les poussait cependant avec ardeur, malgré la pluie presque incessante¹ et les myriades de mouches des bois qui harcelaient cruellement les ouvriers et les soldats. On se levait "aux étoiles" et le travail ne cessait qu'à 7 heures du soir. Les incendies qui se succédaient dans la forêt, rendaient encore le service plus pénible, et quelquefois dangereux pour la vie des hommes. C'est probablement sur cet espace de 12 milles que l'expédition éprouva le plus de souffrances, car tout, jusqu'à la nature du sol, rendait l'ouverture de la route excessivement difficile. Il fallait pourtant amasser des provisions pour la force armée et les aides (de 400 à 500 voyageurs et ouvriers) réunis, avant de dépasser le lac Shebandowan.

De quelque secours qu'ait été la première moitié de la route, il

1 Du 1er juin au 16 juillet il y eut 23 jours de pluie.

est évident que la meilleure partie n'était pas celle qui restait à parcourir depuis le pont de la Matawin jusqu'au lac Shebandowan.

Afin de pousser plus rapidement le transport des bateaux et des provisions, l'on ouvrit un sentier de traverse d'un mille et demi de long entre la route et la rivière Matawin que l'on put ainsi utiliser quelque peu. C'est l'endroit où les cours d'eaux ont réellement servi d'auxiliaires à la route, et encore on se demande si en portant toutes les travailleurs sur cette dernière, le colonel n'aurait pas été plus tôt rendu au lac Shebandowan. Dans les premiers jours de juillet, le dépôt d'Oskondaga était regardé comme la tête de l'expédition.

Les officiers anglais qui ont écrit sur ce sujet ne peuvent s'empêcher de témoigner de la bonne volonté et de la diligence que les volontaires et les employés du gouvernement canadien apportèrent à la tâche ardue qu'ils avaient à remplir. On nous a raconté un trait assez caractéristique : Un parti, composé de réguliers et de quelques voyageurs, franchissait un portage. L'un des voyageurs s'étant arrêté pour fumer sa pipe fut apostrophé rudement par un officier qui lui reprocha sa paresse et lui enjoignit de reprendre l'ouvrage sans plus tarder. Le voyageur se contenta de dire : "Chaque homme a six charges à porter ; me permettez-vous de fumer ma pipe lorsque j'aurai fini ma tâche ?" La permission accordée, le voyageur se détira les membres, éteignit sa pipe et partit au petit trot, sur la pointe des pieds, manière de marcher que les hommes de sa classe ont empruntée des indiens et qui rend très-expéditifs dans les portages. Au bout d'un certain temps, il retourna s'asseoir à l'endroit où l'officier l'avait vu précédemment et, bourrant sa pipe, il dit respectueusement à celui-ci : " Vos soldats ont encore chacun deux charges à porter ; moi, j'ai fini ma tâche et je me repose, avec votre permission, mais vers la fin j'irai vous donner un coup de main."

Le 21 juin, M. Thomas Adair, conducteur en chef des charretiers, débarqua à la Baie du Tonnerre, où ses hommes l'attendaient depuis trois semaines. Il trouva cinquante chevaux malades, et ses charretiers dans un état de détresse qui le révolta. Voici ce qui s'était passé :

Le lieutenant-colonel Wily avait engagé, pour conduire les attelages, une escouade d'hommes pris parmi les fermiers et les colons les plus capables et les plus dignes de confiance de deux ou trois comtés d'Ontario. Ce choix avait été fait avec discernement et ne tomba aucunement sur des gens sans aveu, comme le colonel

¹ "Narrative," *Blackwood*, janvier, p. 53 et 54. "The Red River Expedition." *Huysh*, p. 72 et 76 — *Journal of the Royal United Service*, 1871, p. 81.

Wolseley l'a écrit. La vérité est que loin d'être des vagabonds, ces charretiers étaient, en grande majorité, des propriétaires habitués à travailler aux défrichements, aux transports dans les chemins nouveaux et ayant l'habitude de conduire leurs propres chevaux dans tous ces ouvrages. En les engageant, le lieutenant Wily leur avait enjoint expressément de se conformer aux ordres que leur donneraient les officiers militaires, sous lesquels ils allaient passer. De là la manière dont ils ont supporté les privations auxquelles ils ont été assujettis.

De Collingwood au Sault Sainte-Marie, les autorités militaires impériales, qui avaient la responsabilité et le commandement général, refusèrent positivement de les nourrir; ils vécurent des charités de l'équipage du navire. Mr Adair avait été retenu à Collingwood pour surveiller l'embarquement des provisions. Comme il se plaignait d'un arrangement aussi absurde et qu'il démontrait quel mauvais résultat aurait un service conduit de la sorte, on lui répondit avec rudesse de se taire et d'obéir. Lorsqu'enfin, on le laissa partir pour rejoindre ses hommes, le mal était fait, la désorganisation régnait dans le service du transport, où des officiers ignorants¹ en ces matières régentaient tout, avec un aplomb qui donne la mesure de leur fatuité. Les charretiers n'avaient pas de tentes pour s'abriter, et presque aucun ustensile de cuisine; ils voyageaient de la baie au pont de la Matawin, sans pouvoir faire cuire les aliments qu'on leur donnait pour se nourrir; la plupart du temps, ils ne faisaient qu'un repas par jour. M. Adair obtint par d'énergiques remontrances, après son arrivée, des améliorations notables à cet état de choses.

Le 20 juin, soixante chevaux étaient malades. Remarquons que ceux de l'artillerie firent défaut les premiers. C'est alors que le colonel modifia son système de rations et d'attelages, ramenant ainsi la santé parmi ses bêtes, en suivant les conseils des personnes qui auraient dû être consultées tout d'abord, mais qui avaient reçu ordre de "se mêler de leurs affaires" lorsqu'elles avaient voulu présenter des observations. Les charretiers soutiennent, sur un autre point, que, par la pitoyable administration des officiers, une centaine de poches de nourriture pour les chevaux ayant été gâtées, on dut les jeter dans la rivière, au pont de la Matawin.

Le lieutenant-général Lindsay débarqua à la Baie du Tonnerre le 29 juin, parcourut les postes échelonnés jusqu'au lac Shebandowan,

¹ L'un d'entre eux se fâcha bien fort parce que les charretiers ne voulaient point placer les grandes roues en avant des petites, sous un charriot qu'on avait démonté pour le réparer.

descendit par la Kaministiquia et reprit la route de Toronto, le 4 juillet, après avoir donné divers ordres au commandant de l'expédition.

Nous devons placer ici une citation du rapport supplémentaire que M. Dawson a écrit en réponse aux articles du *Blackwood* et dont nous empruntons la traduction à M. A. DeCelles, qui l'a publiée dans le *Journal de Québec* :

“ On avait dû penser et pourvoir non-seulement à tout ce qui était probable, dit la “Narrative,” mais même à tout ce qui pouvait arriver par accident, et l'on peut bien affirmer que jamais expédition ne partit plus complète ou mieux préparée pour ses travaux.”

Eh bien ! qui avait ainsi pourvu aux accidents même les plus imprévus ? Qui avait procuré ces beaux bateaux qui portaient l'expédition en toute sûreté ? D'où venait ce double équipement au complet, qui fit que lorsqu'un service de bateaux fut perdu à la Kaministiquia, il y en eut immédiatement un autre de prêt ?

Non, ce n'est pas l'auteur de la “Narrative” qui avait eu cette prévoyance des choses, mais le ministre *malintentionné* des Travaux Publics ou ses agents, ce qui revient au même, et sans doute il agissait ainsi pour remplir une partie du programme politique “concerté pour différer le départ de l'expédition.”

Des hommes à l'esprit soupçonneux disent beaucoup de choses sages, sans doute. Mais l'auteur pourrait apprendre avec avantage, que, grâce à la lumière jetée sur certains faits par sa narration, il se trouve des hommes qui disent et qui croient qu'un jour, dans un autre parti que le parti clérical, il y eut un dessein évident d'arrêter ou d'abandonner l'expédition.

Lorsque les bateaux furent brisés à la Kaministiquia, forçant ainsi au repos le corps d'armée stationné à la Baie du Tonnerre, le narrateur peut se souvenir que parmi les plus hautes autorités de l'armée on disait que cette expédition ne serait qu'une déception, et que, pour empêcher l'hiver de surprendre les troupes, il fallait revenir, et peut-être pourrait-il nous dire s'il n'y eût pas un officier bien désappointé quand le général Lindsay, au lieu d'ordonner la retraite, commanda d'avancer.

Par l'entremise de M. Donald Smith, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui se rendait au comptoir de Norway sur le Winnipeg, le colonel Wolsely envoya à la population “loyale” de Manitoba une proclamation, datée du 30 juin, dans laquelle il affirmait que chargé d'une “mission de paix” il se bornerait à rétablir l'autorité de la Souveraine ; à protéger l'établissement d'un

régime judiciaire ¹ équitable pour tous ; à faire régner les lois de l'empire Britannique qui sont la sauvegarde de tous les honnêtes citoyens sans distinction de croyance religieuse ou de parti politique ; et à maintenir la plus stricte discipline parmi ses soldats. Nos lecteurs savent combien peu le colonel s'est souvenu de ses belles promesses, lorsqu'une fois rendu à Maniçoba, il se vit échappé au danger d'une résistance armée de la part de Riel le long de la route et qu'il crut tenir les prêtres et les métis français sous ses pieds.

Le 5 juillet, le quartier-général fut transporté au pont de la Matawin. A cette époque, la force expéditionnaire présentait un aspect assez peu imposant, comme moyen de défense contre un ennemi quelconque ; il est vrai qu'à part les moustiques, elle n'avait rien à craindre dans ces parages encore trop voisins du Canada. Les hommes étaient dispersés sur une étendue de 40 milles, partie sur la route, partie sur la rivière.

Le 13 juillet, le trajet qui restait à faire jusqu'au lac Shebandowan offrant plus d'avantages par la rivière, le colonel mit son quartier-général au débarcadère de Ward, qui n'est qu'à trois milles du lac, à l'intersection de la route et de la rivière. De ce point, la tête de l'expédition eut bientôt planté ses tentes sur la rive du lac, dans une baie qui prit le nom du lieutenant-colonel McNeill, secrétaire militaire du gouverneur-général, qui accompagnait le colonel Wolsely par ordre supérieur, voyageant toujours en avant pour reconnaître les lieux.

VI

DU LAC SHEBANDOWAN AU FORT FRANCES, PARCOURS DE 194 MILLES.

(Du 15 juillet au 4 août 1870.)

Le lac Shebandowan a été l'une des deux ou trois plus importantes étapes de l'expédition, vu que là se termine le long trajet par terre qui la séparait de la série de lacs et de rivières, formant une chaîne, (interrompue seulement par des portages,) jusqu'au grand lac Winnipig, dans lequel se jette la Rivière Rouge. La date du 15 juillet est donc à noter dans la marche des troupes, car ce jour-là,

¹ A la réception de ce document, le général Lindsay s'empressa d'écrire à Mgr. Taché pour le prier d'effacer sur les exemplaires qu'il devait distribuer, tous les mots qui avaient trait à l'administration de la justice, qu'il regardait comme du ressort du pouvoir civil.

elles se préparaient à naviguer sur le lac et, comme soldats, leurs devoirs allaient augmenter, à cause des embûches qu'un ennemi déterminé pouvait leur tendre dans la région des lacs.

Chaque bateau reçut, outre les bagages et les munitions, 60 jours de vivres pour les dix personnes (huit soldats et deux voyageurs) qui le montaient. Les premiers laissèrent la baie de McNeill, le 16 juillet au soir, et les derniers le 1er août. A cette date, l'expédition, divisée en 21 brigades marquées des lettres de l'alphabet, s'étendait en avant jusqu'à 150 milles de la baie de McNeill, ayant passé la "hauteur des terres." Les réguliers ouvraient la marche, suivis par les volontaires, qui ont déployé partout assez de diligence pour ne pas se laisser distancer par les troupes anglaises, malgré l'extrême célérité de la marche allège de celles-ci en certains endroits. Les voyageurs étaient employés sur toute la ligne de transport, selon le besoin. Deux des pièces de campagnes étaient confiées aux soins des réguliers, en tête de l'expédition; les deux autres étaient restées à la Baie du Tonnerre, ainsi que la 1ère compagnie du bataillon de Québec, pour y garder les magasins militaires, base des opérations de toute la colonne. Voici, à propos de ces canons, un fait que l'on ne trouvera pas relaté dans le *Blackwood*. Une dépêche du général Lindsay, envoyée en Angleterre, avait demandé des canons d'acier, de 7, patron abyssinien. On les lui envoya de ce calibre et de ce patron il est vrai, mais de bronze, pesant 50 livres de plus que ceux d'acier,—conséquemment très incommodes dans nos légères embarcations. Une fois en Canada, l'on s'aperçut que l'échelle qui permet de mesurer la portée du tir avait été oubliée en Angleterre. Il fallut donc charger ces armes et y mettre le feu pour en connaître le maniement... et l'on découvrit alors que les affûts en étaient si vieux, si incomplets qu'il valait mieux les abandonner. Quel sujet de ridicule à exploiter pour l'écrivain militaire du *Blackwood*, si cette triple bévue pouvait être mise au compte du Canada! A l'heure même où ces petites fredaines administratives l'agaçaient le plus, le général Lindsay s'en consolait en expédiant nos volontaires sur la frontière, contre les fœniens, sans penser à les munir de cartouches. Retournons à notre sujet.

La navigation, très-difficile jusqu'ici, allait changer, car à partir du portage de la Hauteur des Terres, les rivières courent vers la baie d'Hudson et les bateaux n'ont plus qu'à être manœuvrés dans ce sens, en évitant toutefois les nombreux rapides et cascades qui coupent cette belle navigation. La Hauteur des Terres, située à plus de 800 pieds au dessus du lac Supérieur, se présente comme le seuil de la porte d'un nouveau séjour; c'est la barrière qui se

ferme derrière le voyageur et qui le sépare du monde civilisé. Une description des travaux que nécessite une marche dans ces parages serait de mise dans un livre publié en Europe, mais en Canada où tout le monde est familier avec la vie des coureurs de bois modernes, ce serait un hors d'œuvre. Nous nous bornerons à constater que du fort William au fort Alexandre, il y a plus de 60 portages dont la longueur varie respectivement de 100 pieds à une lieue; quelques uns étant presque à pic sont d'un accès très-pénible.

Conformément à la coutume qui prévaut dans les exploitations forestières en ce pays, les voyageurs et les ouvriers n'avaient pour breuvage que du thé et l'eau de la claire fontaine. On avait suivi pour eux la sage habitude de prohiber la bière et les boissons alcooliques en général.

De la part des troupes, il n'en fut pas toujours ainsi, car, arrivées à la Baie du Tonnerre, deux cantines avaient été installées, l'une pour le 60me, l'autre pour les volontaires, contrairement aux lois qui régissent le district d'Algoma dans lequel on se trouvait. Ce fait obligea M. D. D. Van Norman, magistrat, à donner ordre de fermer les cantines, mais le colonel Wolseley répondit par ces lignes: "Je pense que le magistrat peut prohiber la vente de toute liqueur alcoolique à Prince Arthur's Landing. Mais il ne peut pas empêcher la ration d'une chopine de bière, par jour à chaque soldat, quand cela a lieu dans les limites du camp. Un camp est comme une caserne, l'officier commandant peut empêcher qu'un soldat d'entrer dans ses limites. C'est comme une résidence privée. Personne ne peut y pénétrer sans un mandat de recherche légal."

Les volontaires seuls consentirent à supprimer leur cantine. Les troupes étaient déjà loin en route lorsque les réguliers abandonnèrent à leur tour l'entretien de la leur qui était trop en arrière pour être d'aucun usage. La difficulté de traîner avec les bagages des barils et des tonneaux fut la cause qu'une fois passé le lac Shebandowan, on ne tint pas de cantine aux quartiers-généraux, comme cela avait eu lieu jusqu'à ce moment.

Les charretiers affirment qu'entre la Baie du Tonnerre et le lac Shebandowan chaque charge qu'ils conduisaient renfermait de l'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs.

Le 4 août, après une navigation comparativement facile, les canots d'avant-garde arrivèrent au fort Frances, comptoir de la compagnie de la baie d'Hudson à l'entrée de la rivière à la Pluie. Une fois parvenue dans la région dite des lacs, on voit que les brigades accéléraient leur marche, en raison des facilités naturelles

que présente la route, car le rapide des Eturgeons est à peu près le seul endroit périlleux qui se rencontre entre le lac Shebandowan et le fort Frances.

VII

DU FORT FRANCES AU LAC WINNIPEG, PARCOURS DE 310
MILLES.

(Du 5 au 20 août 1870.)

Au fort Frances comme à la Baie du Tonnerre, une députation de Sauvages se présenta au colonel Wolseley, sous prétexte de lui demander de quel droit les visages pâles parcouraient leurs terres et "troublaient le poisson de leurs rivières," mais en réalité pour tâcher d'obtenir des cadeaux, car ces pauvres gens vivent par groupes isolés les uns des autres, dans un état de misère qui les rend beaucoup moins redoutables — et par là même moins respectés — que les Sauvages de la Rivière-Rouge et des plaines de l'ouest. On les contenta avec quelques présents.

Le colonel rencontra aussi au fort Frances le lieutenant Butler, un de ses officiers qu'il avait dépêché du Canada à la Rivière-Rouge par voie des Etats-Unis, pour faire rapport sur la situation des lieux au pouvoir des insurgés et sur l'esprit de la population. Butler avait pénétré par Pembina dans les environs du fort Garry et s'y était comporté assez maladroitement pour recevoir de la part de Riel intimidation de déguerpir sous le plus bref délai. Il revenait accompagné de 6 guides et porteur de nouvelles allant jusqu'au 24 juillet.

Quant à la nature du rapport qu'il fit à son chef, inutile de nous en occuper, parce que Butler n'était ni d'une intelligence ni d'un esprit à saisir les bons côtés de la question en litige. D'ailleurs, la confusion qui régnait dans les esprits à Manitoba, lui fit croire, comme à tant d'autres, qu'une résistance sérieuse pourrait bien être faite par Riel, si l'amnistie n'arrivait pas avant les troupes. Des médis anglais suivirent de près le lieutenant Butler, apportant des lettres de l'évêque anglican de la Terre de Rupert, qui parlaient de la probabilité d'un soulèvement des tribus indiennes. On prévenait aussi le colonel que des bateaux et des guides allaient au devant de lui par la rivière Winnipeg qui, du lac des Bois va se jeter dans le lac Winnipeg; cette dernière nouvelle fut comme un signal de délivrance, car le colonel était fort en peine de savoir comment il sortirait du lac des Bois, tant la rivière Winnipeg est

hérissée d'obstacles réputés infranchissables pour tous autres que les voyageurs du pays.

Nous citerons, pour plus d'exactitude la lettre suivante, signée de l'évêque anglican de la Terre de Rupert, en date du 25 juillet. Elle est adressée au colonel Wolseley, c'est la deuxième qu'il lui écrivit :

“ Je vois que les difficultés d'une route à travers les marais, entre la colonie et l'angle nord-ouest du lac des Bois, sont trop considérables. L'on me conseille généralement de vous inviter de passer par la rivière Winnipeg, et de nous expédier sans retard, par cette voie, un détachement, fût-il peu nombreux, pour ramener la confiance. J'ai aidé ceux qui préparaient les embarcations destinées à vous rencontrer et à vous conduire jusqu'ici, espérant que le gouvernement appréciera nos efforts et couvrira les frais encourus de la sorte. Que vous passiez ou non par l'angle nord-ouest du lac des Bois, envoyez aussi des troupes par la Winnipeg. L'essentiel est que nous voyions bientôt un détachement parmi nous. Vous n'avez rien à craindre en divisant vos forces. Il n'y a personne pour s'opposer à vos forces, ni apparemment une pensée de résistance dans la colonie. Cent cinquante hommes et un canot seront partout maîtres de la position. J'ai peur que l'on adopte le projet de faire arriver ici le gouverneur avant vous. Ce serait la démarche la plus maladroite et la plus malheureuse que l'on pourrait faire ; il est bien difficile de dire à présent quelle serait dans ce cas la position du gouverneur. Profitez donc de toutes les chances que vous pourriez avoir pour jeter sans retard une force armée parmi nous. ”

Le malaise qui se manifeste dans cette dépêche ne provenait pas de l'attitude de Riel, car celui-ci avait publié une proclamation en termes assez clairs pour faire comprendre à tous les intéressés qu'il ne ferait aucune résistance aux troupes de Sa Majesté, mais l'on s'inquiétait dans les deux camps politiques de Manitoba de la position que prendraient les insurgés et s'ils recevaient avant l'arrivée des troupes la nouvelle positive qu'il ne leur avait pas été accordé d'amnistie, selon qu'ils se flattaient de l'obtenir. On croyait que Riel, se voyant encore maître de la situation, pourrait fort bien changer d'opinion et se défendre les armes à la main si l'espoir d'être grâcié lui était décidément enlevé.

Etant ainsi renseigné, le colonel abandonna l'idée qu'il avait conçue de surveiller en personne la formation d'un grand dépôt qu'il établissait au fort Frances, et comme 60 bateaux étaient déjà passés, il partit de cet endroit le 10 août pour rejoindre la tête de l'expédition et préparer sa jonction avec la flottille des guides de

la Winnipeg, qu'il rencontra dans le lac des Bois. Les lettres qu'on lui remit en cette occasion étaient si pressantes, qu'il n'hésita point à continuer avec les seuls réguliers, pour arriver plus vite. Les volontaires avaient ordre de suivre d'aussi près que possible. Une compagnie du bataillon d'Ontario restait en garnison au fort Frances, à la garde du dépôt qu'on y formait.

Il y a un siècle et demi, les Français, qui faisaient un commerce de fourrures énorme, suivaient de préférence la route d'eau qui mène de la Baie du Tonnerre au fond du lac des Bois. De ce point, ils atteignaient, par terre (en affermissant les marécages avec des abattis d'arbres) le site actuel du fort Garry où ils avaient bâti le fort Rouge, — ou, par la rivière et le lac Winnipeg, l'embouchure de la Saskatchewan, où ils avaient élevé un autre fort.

Après la reddition du Canada à l'Angleterre, quelques compagnies françaises continuèrent à faire la traite, à côté des nouvelles compagnies anglaises établies en Canada dans le même but, mais sans rapport aucun avec la compagnie de la baie d'Hudson, qui bornait ses courses au voisinage de cette grande baie et n'avait pas encore pénétré dans les vallées de la Saskatchewan, de l'Assiniboine et de la Rouge, reconnues comme territoire de traite française. En 1783-4 la plupart de ces compagnies s'amalgamèrent sous le nom de compagnie du "Nord-Ouest, ou de Montréal". Elles firent un trafic tellement considérable que vers 1815, le poste du fort William comptait parfois jusqu'à trois mille traiteurs. La compagnie de la baie d'Hudson en prit ombrage; on sait les conflits et les luttes si vives qui marquèrent la rivalité des deux compagnies. Celle du Nord-Ouest gardait le monopole de la route d'eau et de terre qu'avaient suivie les Français, mais sans l'améliorer comme ces derniers avaient coutume de le faire, si bien qu'en 1821, époque où la compagnie du Nord-Ouest se fondit dans celle de la baie d'Hudson, la route était redevenue *sauvage*. En 1858, le gouvernement canadien y commença les travaux qui vont la rétablir et en faire la voie publique du Nord-Ouest.

Sur les lacs la Pluie et des Bois, les compagnons de la Vérandrye avaient élevé des forts dont il ne reste aucun vestige. Depuis les commencements du 18^{ème} siècle, ces parages ont constamment été fréquentés par les Canadiens, qui y passaient en traite, ou escortaient les missionnaires dans les postes lointains de l'ouest. La tradition veut que le Père Arneau, avec l'un des fils de la Vérandrye et plusieurs de ses hommes, aient été massacrés par les sauvages dans une île du lac des Bois en 1736.

Ce lac est un immense bassin irrégulier de soixante-dix milles en tous sens dans lequel s'égoutte une vaste région. Sur la chaîne

de lacs et de rivières suivie par l'expédition, si bien appelée "ceinture hydraulique" par monseigneur Taché, le lac des Bois est comme le pendant du lac Shebandowan en ce que l'un se décharge dans le lac Winnipeg et l'autre dans le lac Supérieur. On a tenté récemment de construire, entre l'angle nord-ouest du lac des Bois et la colonie de la Rivière-Rouge, un autre chemin; Dawson, qui est selon les apparences une ancienne voie française; c'est la route placée sous la direction de monsieur Snow du département des Travaux Publics. Il avait été question d'utiliser largement cette voie, mais les rapports qui lui parvenaient en faisaient une peinture si peu encourageante que le colonel Wolseley se décida à faire passer toute l'expédition par la rivière Winnipeg. Après s'être égaré quelque peu parmi les îles du lac des Bois, il trouva la sortie, au portage du Rat, le 16, d'où il entreprit la descente de la rivière Winnipeg, longue de 163 milles, avec une pente totale de 350 pieds formée par une série de trente chutes et rapides, remarquables même en Amérique. Le 20, il débarqua; suivi du 60^{me}, au fort Alexandre situé à l'embouchure, près du lac Winnipeg.

Cette marche rapide, dans une contrée si nouvelle pour des Européens, mérite à beaucoup d'égards de fixer l'attention, surtout si l'on songe que pas un seul accident n'est venu attrister le voyage ni ralentir les opérations des troupes.

VIII

L'ARRIVÉE AU FORT GARRY.

(Du 21 au 24 août 1870.)

Les volontaires, laissés en arrière, avançaient si rapidement qu'ils n'étaient qu'à deux ou trois journées du fort Alexandre; ce que voyant, le colonel se hâta de prendre le lac avec les réguliers (50 bateaux divisés en 8 brigades) pour entrer de suite dans la rivière Rouge, qui vient s'y déverser et qui coule sous les murs des deux forts Garry, où disait-on, personne n'avait eu vent de l'approche des troupes. Le soir du 22, l'avant-garde campa à onze milles plus bas que le fort de Pierre,¹ où le chef des indiens "loyaux", Henri Prince,² eut le soin de se trouver pour protester de sa fidélité à la couronne britannique et demander des présents.

1 Ce fort était entièrement en la possession des officiers de la baie d'Hudson.

2 Il avait fait partie de l'assemblée législative convoquée par Riel, en novembre précédent.

La pluie¹ tomba sans relâche tout la nuit et le jour suivant, mais ne ralentit en rien les préparatifs de l'approche du fort Garry. D'après les nouvelles apportées par les émissaires du colonel, le retour de Mgr. Taché du Canada² était attendu de jour en jour avec impatience, on comptait qu'il apporterait l'amnistie. Riel tenait le fort et ne semblait pas se douter du voisinage des troupes. Allait-il se défendre ou se soumettre sans conditions ? Le fort serait-il difficile à prendre, en cas de résistance ? La guerre civile ne pourrait-elle pas éclater entre les partis politiques dès que l'on apprendrait l'arrivée des troupes ? Telles étaient les questions que chacun se faisait et auxquelles personne, pas même les habitants "loyaux" ne pouvaient répondre clairement.

La marche sur le fort Garry eut lieu le 23 août avec les précautions usitées en pareil cas. Des détachements montés sur les chevaux que l'on avait pu se procurer sur les lieux, protégeaient les rives, un peu en avant du principal corps ; les bateaux ne portaient que quatre jours de rations, afin d'être plus faciles à manœuvrer, les deux canons, placés sur le devant des embarcations, pouvaient être d'un grand secours contre une attaque des deux côtés de la rivière, qui est à peu près large comme la rivière Chambly et dont les rives ne sont pas beaucoup élevées.

Arrivé à 9 milles du fort Garry, la nuit empêcha les troupes d'aller plus loin, et bientôt après une pluie poussée par un vent violent se mit à tomber et dura toute la nuit.

Quelques citoyens de Winnipeg se hasardèrent pendant la nuit à descendre le long de la rivière pour vérifier la rumeur qui s'était répandue de l'approche des troupes. Ils tombèrent dans les lignes des sentinelles et furent gardés jusqu'au matin sans pouvoir, comme de raison, communiquer la moindre nouvelle à la ville ou au fort. On a prétendu que Riel s'avança pendant cette nuit jusqu'auprès des avant-poste sans parvenir à les distinguer à cause du mauvais temps, et qu'il s'en retourna persuadé que les troupes étaient encore loin. Riel ne quitta pas le fort de toute la nuit, mais ses éclaireurs, qui depuis plusieurs jours l'avaient tenu au courant de la marche des troupes, se sont approchés des campements et ont pris une connaissance exacte de ce qui se passait. La police du chef des métis était bien faite, et sa discrétion alla jus-

¹ Du 1er au 20 août il y eut 13 jours de pluie.

² Arrivé de Rome le 8 mars, Mgr. Taché était reparti de la Rivière-Rouge le 27 juin pour retourner à Ottawa, dans l'intérêt de la mission dont il s'était chargé, comme intermédiaire entre les insurgés et le Canada. Il arriva à Saint-Boniface le 23 août, veille de l'entrée des troupes au fort Garry.

qu'à laisser ignorer aux habitants de la ville les événements qui se préparaient pour le lendemain.

Le lendemain matin, mercredi, 24 août, vers 8 heures, le débarquement s'opéra sur la rive gauche, à la pointe Douglas, deux milles plus bas que la ville de Winnipeg. Les canons furent montés sur des charettes du pays et mis en état de servir au premier signal; le colonel Wolsely et le colonel Fielden, commandant les réguliers, ainsi que l'état-major, enfourchèrent des chevaux qu'on leur procura sur le champ, et ce groupe, couvert par une compagnie détachée en tirailleurs, s'avança dans la direction de la ville. Le gros de la force marchait à la suite, en colonne ouverte; en dernier lieu venait une compagnie d'arrière-garde. Cette démonstration militaire ne laissait pas d'impressionner quelque personnes accourues au devant des uniformes, mais il était évident que la surprise serait bien plus grande dans la ville lorsqu'on verrait arriver tout-à-coup cette fameuse expédition que les habitants de la colonie prédisaient devoir se perdre en route et rester en pâture aux maringouins. La possibilité d'une marche aussi rapide et aussi exempte de mécomptes à travers les forêts et les rivières de ces contrées était regardée comme un rêve par nombre de gens pourtant fort intéressés à connaître le véritable état des choses. C'est pourquoi le colonel n'avait pas perdu une minute. Aussitôt débarquées et formées comme il est dit plus haut, ses troupes avancèrent vers le fort, que l'on apercevait à 700 ou 800 pas de la ville, dans la direction de l'Assiniboine.

Le fort Garry a eu des commencements bien humbles et a passé par nombre de transformations avant de devenir la capitale d'une province. Simple poste de traite sous les Français, il s'est agrandi et, depuis cinquante ans, il a acquis de l'importance avec la petite colonie qui l'avoisine. Tel qu'il est aujourd'hui, il a été bâti en deux fois: la première en 1840, formant à peu près un carré de 300 sur 250 pieds, et la seconde fois en 1850, en doublant cette étendue et le nombre des bâtiments qu'il renferme, lesquels sont de briques et de bois, disposés sans trop d'égard pour la symétrie et le plaisir des yeux. La construction de 1840 seule est entourée d'un mur de pierre d'une dizaine de pieds de hauteur; l'autre par une haute et forte palissade. Les meurtrières, les bastions où l'on a installé de l'artillerie, et quelques précautions de cette nature dans l'ensemble des constructions, en font une véritable forteresse à l'épreuve des attaques des Indiens, mais presque sans moyens de résistance contre une troupe armée à l'européenne. Il est placé dans l'angle formé par les rives gauches des rivières Rouge et Assiniboine,

à 200 pieds de cette dernière et à 2000 pieds de la ville (150 maisons) de Winnipeg, sur la rivière Rouge.

« Personne dans l'entourage du colonel ne pouvait l'informer des intentions de Riel. Les portes du fort étaient closes et l'on distinguait, sur les bastions et sur la grande entrée, les gueules menaçantes des canons braquées sur la colonne qui s'avavançait, et desquelles pouvaient sortir tout-à-coup le fer et le feu.

« Point de drapeau sur le fort. Nul signe de vie en dedans des murs. La pluie et le brouillard aveuglaient les soldats. L'anxiété la plus vive régnait dans les rangs. Le colonel faisait presser le pas. Quelques curieux s'étaient groupés dans la plaine, en dehors de la portée des armes à feu, pour être témoins de ce qui allait se passer. Telle était la situation.

« Le silence inquiétant du fort devenait terrible pour les troupes. L'idée d'un piège se présentait à tous les esprits comme une chose naturelle en présence de cette étrange scène. »

Ce passage guillemetté est une *composition* que nous nous sommes plu à faire en imitant les récits du colonel Wolseley, du capitaine Huyshe et de quelques correspondants de journaux. Tout est vrai dans ce passage, si on y redresse le fait principal, à savoir : que le colonel et ses soldats connaissaient parfaitement qu'ils marchaient sur un fort ouvert et que Riel, s'il y était encore, n'avait gardé presque personne autour de lui. Nos lecteurs peuvent maintenant reconstruire le récit de cet événement en faisant la part du ridicule, qui s'attache à la mise en scène du colonel.

Plus on avançait, plus la solitude semblait complète derrière les murs. Enfin, un certain nombre de gens du pays et trois officiers s'avancèrent au galop, et la vérité se révéla d'un coup d'œil : Riel était parti ! Effectivement, il sortait, avec Lépine et O'Donoghue, par la porte qui s'ouvre sur la traverse de l'Assiniboïné, à l'instant même où les troupes entraient par l'autre façade du fort, dans un pêle-mêle facile à comprendre sous l'impression d'une telle bonne fortune. Il était dix heures du matin.

Hisser le drapeau britannique sur le fort, fouiller les logements, piller les magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson, pousser des cris de réjouissance et maudire bien haut Riel et ses adhérents, furent les premières occupations des soldats. Il y a gros à parier qu'ils eussent fait un très mauvais parti aux lieutenants de Riel, qui eussent eu la naïveté de se laisser prendre en cet endroit. Sauf deux colons français, arrêtés dans les bureaux de la compagnie de la baie d'Hudson et qui furent relâchés immédiatement, toute la prise du fort se borna à de bruyantes démonstrations, arrosées par le grog de la Compagnie.

Riel avait attendu le débarquement des troupes pour partir. Jusqu'à la veille de leur arrivée, il avait cru, paraît-il, qu'elles suivraient mais ne précéderaient pas le gouverneur ; une fois qu'il fut bien certain du contraire, il rassembla ses principaux conseillers, dont quelques-uns optaient encore pour la résistance, et délibéra avec eux sur la conduite à tenir dans les circonstances où ils se trouveraient placés après leur sortie du fort. Le conseil terminé, il passa la nuit à rassembler ses papiers secrets qu'il expédia en lieu sûr ; il leur attache une importance que l'Histoire pourra dévoiler un jour, nous l'espérons. Il ne se coucha point ; il déjeûna vers neuf heures ; ensuite il prit congé des derniers amis qui avaient passé la nuit au fort, ou qui étaient allés le voir en ce moment, puis quand il vit les troupes de ses yeux, il traversa la rivière, comme nous l'avons dit. Après avoir regardé de loin, pendant quelques instants, les files de soldats qui pénétraient une à une dans le fort, il monta à cheval et se dirigea sans être poursuivi, vers Pembina et le village américain de Saint-Joseph.

IX

DEPUIS LA PRISE DU FORT GARRY JUSQU'AU DÉPART DES TROUPES ANGLAISES.

(Du 25 août au 3 septembre 1870.)

C'était la quatrième fois depuis un quart de siècle que les soldats anglais entraient au fort Garry avec mission de contenir les ferments de troubles qui se manifestaient dans la colonie.

En 1846, le colonel John Crafton, — parti d'Angleterre avec un détachement de 383 personnes composé de soldats de ligne, d'artilleurs, d'ingénieurs, de 17 femmes et 19 enfants, — avait traversé, en trente jours, les 700 milles qui séparent le fort York, dans la baie d'Hudson, du fort Garry, dans la Rivière-Rouge. Sur ce parcours il n'y a aucun chemin tracé. L'expédition portait avec elle un canon de 6 et un de 9. Le colonel retourna seul en Angleterre, passant par la route de la Baie du Tonnerre. Dans son témoignage donné en 1857 devant un comité de la Chambre des Communes, il affirme que cette dernière route est préférable (*decidedly easy*) à celle qu'il avait fait suivre à son expédition et que l'on y pourrait faire passer facilement du canon ayant un moindre calibre que 9. Les deux canons du col. Wolseley étaient de 7.

En 1848, un autre corps composé de vieux soldats et de gens dis-

posés à devenir colons, sous les ordres du colonel William Caldwell, suivit de nouveau la route du fort York au fort Garry et parvint sans encombre à ce dernier poste. En face des mécontentements qui régnaient dans la colonie au sujet des lois que promulguait la compagnie de la baie d'Hudson, l'on avait envoyé ces hommes qui, une fois établis aux alentours du fort Garry, devaient jouer le rôle des soldats du régiment de Carignan le long de la rivière Chambly, il y a deux siècles, et contenir les métis. Le lieutenant-colonel Caldwell resta au fort Garry jusqu'en 1855.

En 1857, de nouveaux troubles surgirent, ce qui provoqua une enquête célèbre à la Chambre des Communes. Les métis ne voulaient pas être privés de relations commerciales avec le Canada et les Etats-Unis; ils menaçaient de répudier le gouvernement de la baie d'Hudson. Un troisième envoi de troupes eut encore lieu par le fort York, sous la conduite du major Seton.

Enfin, en 1870 la situation politique, bien connue de nos lecteurs, faisait envoyer au fort Garry une quatrième expédition, plus considérable que les trois autres, et cette fois, par la route de la Baie du Tonnerre.

Sur 94 jours de voyage, 45 avaient été marqués par le mauvais temps,—le vent, le tonnerre, les incendies et surtout la pluie,—au milieu d'un labeur incessant et des plus rudes,—sans qu'il en fut résulté un seul cas de maladie grave. Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires.

Nous ne chercherons pas à jeter dans l'ombre la prudence et le bonheur qui ont signalé l'administration du commandant; il était à désirer qu'il ne sortit jamais de ses attributions de chef militaire pour se permettre de jouer à l'homme politique et censurer, de dépit, le Canada qui se gouverne bien sans s'embarasser de ses conseils.

L'absence de maladie dans le cours de l'expédition a pu frapper ceux qui en ont eu connaissance, et qui ne tiennent point compte du genre de travail auquel les hommes ont été assujettis pendant ce trajet. Une telle impression découle d'une fausse idée des choses. Dans la province de Québec, il est notoire que, selon l'expression des gens du métier, on n'est jamais malade en voyageant dans les bois. La vie au grand air, pendant les plus beaux mois de l'année, à respirer la brise salubre des forêts, avec une nourriture saine et abondante, est la meilleure hygiène que l'on puisse suivre, et nos voyageurs de profession qui s'y connaissent mieux que nous, auraient été bien étonnés si la maladie s'était introduite parmi les hommes de l'expédition!

Voici d'après le rapport officiel, la liste des armes trouvées dans le fort :

26 canons, tant de bronze que de fer, la plupart de petit calibre et de fabrique ancienne, dépareillés, mal montés et tous couverts de rouille. 77 fusils à pierre, 46 fusils à percussion, presque tous en très mauvais état, ou complètement inserviables, 12 seulement étaient chargés, 3 carabines américaines, 1 carabine Enfield, 124 bayonnettes, 6,138 livres de poudre contenues dans 93 barils. 30,000 cartouches à balle et d'autres munitions en petites quantités. Ces armes appartiennent toutes à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Riel, qui est un homme intelligent, et qui avait pour principal support des chasseurs habitués au maniement des armes à feu, ne songeait donc pas à résister puisqu'il laissait ses moyens de défense se détruire sous ses yeux et qu'il ne gardait, pour lui et son escorte, que douze fusils en bon ordre et chargés — si bien entretenus qu'en les tirant, onze partirent à la première capsule, ce qui fait voir que les autres armes auraient pu devenir redoutables entre les mains des métis, s'ils eussent voulu s'en servir contre les troupes.

Le but de l'expédition était atteint. Il ne restait plus qu'à remettre le gouvernement du pays à M. Archibald, attendu de jour en jour, et à renvoyer, sans délai, les troupes régulières en Angleterre, où les rappelait un ordre pressant du bureau de la guerre, pour compléter le retrait des troupes du Canada, décrété par la politique dite "libérale" du cabinet actuel de Londres.

Maitre du fort Garry, le colonel Wolseley se trouvait provisoirement la seule autorité légitime du pays. Il ne voulut pas prendre la conduite des affaires et s'arrangea un rôle d'Achille retiré sous sa tente. Ce pacificateur attiré ne crut pas devoir empêcher ses soldats de molester les habitants qui avaient pris part à l'insurrection. Le mauvais effet de sa conduite s'est fait sentir dans les rangs des volontaires d'Ontario, la plupart déjà trop disposés à exercer des représailles contre les catholiques et les français de Manitoba. Nous citerons, entre autres, le meurtre d'Elzéar Goulet et les saturnales charivariques dont ces volontaires furent dignes, jusqu'à insulter de cette manière le gouverneur Archibald dont les sentiments de justice et d'équité ne leur convenaient point. Pendant plusieurs semaines, la colonie a été dans l'expectative d'une guerre civile dont les germes avaient été ravivés par le Parthe Wolseley, qui froissé de n'avoir pas été nommé gouverneur militaire, se vengea sur M. Archibald en laissant derrière lui des brandons de discorde. Dans sa proclamation du 28, il semble

inviter ses troupes à trancher du conquérant et traite de "bandits" les insurgés et leurs chefs, auxquels le gouvernement canadien, appuyé par celui d'Angleterre, avait accordé, dès lors, par un acte solennel du Parlement, tous les droits, privilèges et immunités qu'ils avaient inscrits dans leur programme.

Les brigades de volontaires firent leur apparition le 2, sauf la compagnie stationnée au fort Frances, qui suivait à cinq ou six jours de distance. Dès le lendemain, le premier détachement des réguliers se remit en marche pour le Canada par la rivière Winnipeg, à l'exception d'une compagnie qui fut envoyée à travers les terres pour opérer ensuite sa jonction avec le corps principal à l'angle nord-ouest du lac des Bois. Cette compagnie devait mettre à l'épreuve la nouvelle route commencée par M. Snow, par l'ordre du gouvernement canadien.

Le 3 septembre, tous les réguliers avaient quitté le fort Garry, — vingt-quatre heures après l'arrivée de M. Archibald, — et le 6 octobre leur dernier détachement s'embarquait à la Baie du Tonnerre pour aller prendre à Québec le transatlantique qui devait les conduire en Angleterre. Le colonel Wolseley reçut, en passant à Montréal, les honneurs d'un dîner public, prélude de ce qui l'attendait à Londres. Nous n'avons pas à juger du peu ou du moins de mérite que lui attribuent ses amis et ses adversaires, comme chef de l'expédition de Manitoba ; à notre avis, ses opinions exprimées par des proclamations ou des articles dans les journaux sont des actes maladroits qu'il aurait pu très-bien se dispenser de commettre, sans rabaisser sa gloire militaire.

En reconnaissance des services qu'ils ont rendus dans l'expédition de Manitoba, le lieutenant-général James Lindsay, le colonel Garnet Joseph Wolseley, ont été nommés chevaliers commandeurs de l'ordre de Saint-Michel-et-Saint-Georges. Les officiers dont les noms suivent ont reçu la croix de compagnons du même ordre : le colonel Randel-Joseph Fielden, le lieutenant-colonel John-Carstairs McNeill, le lieutenant-colonel William Bolton, l'assistant-contrôleur Mathew-Bell Irvine, le lieutenant-colonel Louis-Adolphe Casault, le lieutenant-colonel Samuel-Peter Jarvis, le lieutenant-colonel B. H. Martindale et le major James McLeod.

L'ordre de Saint-Michel-et-Saint-Georges, de fondation récente, est destiné à récompenser les services civils ou militaires rendus dans les colonies par des sujets britanniques.

X

HIVERNEMENT DES VOLONTAIRES A MANITOBA.

Le lieutenant-gouverneur arriva le 2 septembre, par la route de Winnipeg, et prit en main le gouvernement de la province. Le 10, le colonel Wolseley, accompagné de son état-major, partit, par la voie de terre, pour rejoindre les réguliers à l'angle nord-ouest du lac des Bois.

L'arrivée tardive du lieutenant-gouverneur sert d'argument dans la bouche des amis du colonel Wolseley, pour excuser et couvrir les troubles qui ont eu lieu dans le premier moment de réaction politique provoqué par l'arrivée des troupes. Le pouvoir civil, disent-ils, avait été remis à M. Archibald, qui était absent, cela privait le colonel de tout moyen d'agir. Dans les circonstances exceptionnelles où il se trouvait, nous pensons, au contraire, que le colonel devait, en justice pour tous, assumer, de sa propre initiative, l'autorité nécessaire pour faire régner la paix autour de lui et rassurer les colons de toutes les croyances politiques et religieuses. Il n'a pas voulu remplir ce devoir de conscience.

L'extrême rapidité de la marche des réguliers, depuis le lac des Bois jusqu'au fort Garry, avait, on le comprend, dérangé les calculs du gouverneur, qui, au lieu de les suivre à une journée de distance, n'a pu arriver au fort que sept jours après eux. Mais le colonel va plus loin que de formuler une accusation de délai; il voudrait avoir vu M. Archibald le précéder au fort Garry. On se demande quelle position le gouverneur aurait eu, sans force armée pour le soutenir, s'il eut pénétré dans la province que Riel tenait encore sous son contrôle; car, malgré les protestations pacifiques de ce dernier, le gouvernement canadien devait être désireux de n'avancer qu'à pas sûrs et d'éviter une seconde édition de la mésaventure de M. McDougall. Lorsque l'on connaît la lettre de l'Evêque anglican de *Rupert's Land* citée plus haut, adressée au colonel lui-même, on est surpris de l'aplomb avec lequel ce dernier blâme le cabinet d'Ottawa, et exprime une opinion que personne n'a partagée.

Riel a tenu le fort Garry jusqu'au dernier moment, mais n'en déplaît aux personnes qui ont cherché à le représenter comme un rebelle à tous crins, il n'a jamais cherché à s'opposer à l'approche

des troupes du Canada. ¹ Sa conduite dans la malheureuse affaire de la mort de Scott lui a valu, à juste titre, le désaveu des gens sensés ; toutefois, il s'est arrêté à cet acte de violence, et s'il a persisté à ne pas se désaisir du pouvoir avant l'arrivée des troupes, ça été autant pour empêcher l'anarchie de lui succéder dans l'intervalle que pour conserver une position, dont il pouvait encore se prévaloir pour rendre plus imposantes ses prétentions à un acte de la clémence royale. En vue de ce dernier résultat, il n'a abandonné ni le contrôle des affaires publiques ni préparé de résistances aux troupes. Voilà, réduite à sa juste mesure, la politique de Riel dans les mois de mai, juin, juillet et août. Les révolutionnaires et les rebelles ne sont pas ordinairement si raisonnables. D'ailleurs, il est avéré que sans la mort de Scott, qui l'a forcé de se soustraire aux représailles, Riel fut resté au fort Garry pour y recevoir les troupes et le lieutenant-gouverneur, et serait aujourd'hui l'homme le plus considérable de Manitoba.

Nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt le passage suivant d'une lettre adressée, le 23 juillet 1870, par monseigneur Taché à Son Excellence le gouverneur-général :

“ Je veux tout d'abord repousser les odieuses calomnies dont j'ai été personnellement l'objet dans certains journaux. La participation que j'ai prise aux troubles de la Rivière-Rouge se réduit à la peine extrême que j'en ai éprouvée, et aux efforts que j'ai faits, au meilleur de mon jugement, pour les apaiser. Je regrette autant que qui que ce soit les actes déplorables qui ont eu lieu, et cependant j'ose affirmer qu'il est impossible de juger impartialement ces actes, à moins d'avoir sur les circonstances qui les ont fait naître des informations que ne possèdent pas ceux qui ont vécu en dehors du milieu où ils se sont produits.

“ Trois hommes ont perdu la vie pendant les troubles de la Rivière-Rouge. Le premier, Sutherland, a été je dirai la victime d'un accident, puisqu'il a été tué par Parisien qui n'avait pas l'usage de la raison. Parisien lui-même, fait prisonnier d'abord par le soi-disant “ parti loyal ” (auquel pourtant il appartenait) fut ensuite mutilé ou tué au point d'être laissé pour mort, par ce même parti et mourut en effet par suite des horribles traitements qu'on lui avait fait subir. Personne ne blâme la mort de ces deux hommes ; tout au contraire, quelques uns de ceux qui ont le plus contribué à la mort de Parisien prétendent faire preuve de loyauté en demandant que l'on venge la troisième victime, l'infortuné

¹ Voir à ce sujet le livre que M. Alexander Begg vient de publier sous le titre de *History of the Red-River Troubles*, dans lequel il constate que Riel était désireux de voir arriver les troupes.

Scott. Ceux qui connaissent les événements s'étonnent bien moins de la mort de Scott que du fait qu'il n'y a eu qu'une seule victime dans le camp des insurgés. Cette dernière circonstance prouve du moins que la soif du sang et l'esprit de vengeance n'étaient pas le mot d'ordre de ce peuple en armes.

"Je ne veux incriminer personne, mais dans mon humble opinion si les plus coupables et les plus rebelles devaient être punis, le châtement pourrait bien être infligé à quelques uns de ceux que l'on exalte comme les champions de la loyauté. Si des actes déplorables peuvent avoir une compensation, je la trouve cette compensation dans la conduite même des chefs du mouvement insurrectionnel de la Rivière-Rouge. Ce mouvement n'a jamais été fait pour se soustraire à l'allégeance de la Grande-Bretagne. Le drapeau britannique n'a jamais été abattu, et le drapeau fénién n'a jamais été arboré, quoiqu'en aient dit les journaux. Les féniens n'ont rencontré que des refus ou le silence quand ils ont offert leurs services et coopération. En dehors de l'association féniénne, le gouvernement provisoire de la Rivière-Rouge a repoussé des offres qui auraient pu le séduire si le sentiment de l'allégeance ne l'avait pas dominé. Des sommes collectives, à un montant total de plus de quatre millions de piastres, des hommes et des armes ont été offerts, et le tout a été refusé par ces "rebelles," que l'on voudrait faire pendre aujourd'hui par l'expédition, que d'autres voulaient les déterminer et les aider à attaquer."

Une fois le lieutenant-gouverneur arrivé, le colonel Wolseley, (et après lui le lieutenant-colonel Jarvis), avait vis-à-vis de lui la même position que les officiers commandant les troupes dans Ontario ou Québec ont vis-à-vis des lieutenant-gouverneurs de ces provinces. Toutefois, vu l'isolement dans lequel se trouve placée la province de Manitoba par le manque de communications avec la capitale fédérale, le lieutenant-gouverneur est autorisé, dans des cas critiques, à requérir le secours de la force armée sans le *fiat* du gouverneur-général.

Le bataillon de volontaires d'Ontario prit ses quartiers au fort Garry; celui de Québec au fort de Pierre, appelé aussi "fort Garry d'en bas," et le commandement des deux passa au lieutenant-colonel Jarvis. Subséquemment une compagnie du bataillon d'Ontario fut détachée à l'occupation du poste de la compagnie de la baie d'Hudson à Pembina. M. Dawson faisait terminer des logements et réparer ceux que la compagnie de la baie d'Hudson avait pu affecter au casernement des troupes.

Le 1er septembre, des uniformes neufs, des habillements d'hi-

ver, des couvertures de lits, du nécessaire d'hôpital, le lourd bagage des officiers et un certain nombre de livres demandés pour composer une chambre de lecture, furent expédiés d'Ottawa, sous les soins du capitaine Perry, qui voyagea par voie de St. Paul et de Pembina et arriva sans encombre au fort Garry avec tout le bagage, comprenant 212 colis en ordre parfait, le 26 octobre.

Nulle mesure propre à procurer le bien-être des troupes ne fut négligée. L'on peut affirmer sans crainte que jamais soldats n'ont été mieux habillés et payés que ces deux bataillons canadiens.

Des instructions détaillées, nécessaires pour la gouverne des officiers commandants à Manitoba, furent transmises par le colonel Robertson-Ross, adjudant-général du Canada, ainsi que celles relatives à l'approvisionnement des troupes. Il n'y a qu'à se féliciter de la manière dont ces instructions ont été suivies par qui de droit.

En vertu de l'acte constituant la province de Manitoba, les élections pour la législature locale eurent lieu le 30 décembre, non sans beaucoup de tumulte et de violences de la part de certaines personnes dont la mission bien définie était de préserver la paix. Une police spéciale fut mise sur pied et le calme se rétablit devant la ferme attitude des autorités.

L'hiver s'écoula tranquillement dans les deux forts, — les volontaires attendant le retour de la belle saison pour reprendre le chemin du Canada, selon la croyance répandue que leurs services n'étaient plus requis pour assurer la pacification de la nouvelle province. Un grand nombre d'entre eux demandèrent leur congé définitif et l'obtinrent aussitôt, soit pour retourner dans leurs familles, soit pour s'établir sur les terres de Manitoba ou exercer des métiers dont la population du nord-ouest manquait presque absolument jusque là.

L'état politique de la province étant devenu assez rassurant pour permettre au ministre de la milice de demander au Cabinet fédéral la retraite d'une partie des troupes, le 19 janvier un ordre en conseil régla qu'à partir du 1er mai suivant, il ne resterait qu'un détachement de deux compagnies réduites (86 hommes, officiers compris) dans la province, sous les ordres du major Acheson G. Irvine, du bataillon de Québec, et que le corps expéditionnaire reprendrait le chemin du Canada. Le départ n'eut lieu cependant que dans les premiers jours de juin.

Le gouvernement canadien avait donné à entendre qu'il accorderait des concessions gratuites de terres dans Manitoba aux miliciens de l'expédition. Le 25 avril, un ordre en Conseil régla la manière de faire l'arpentage à la suite duquel la distribution

des lots sera faite, gratuitement aux soldats, à bas prix aux colons, en respectant la réserve laissée par le bill de Manitoba pour éteindre les titres des Indiens et des Métis.

XI

RETOUR DE L'EXPÉDITION.

(Du 7 juin au 10 juillet 1871.)

Nous avons dit que nombre de volontaires avaient obtenu leur congé dans le cours de l'hiver, soit pour retourner en Canada, soit pour commencer des établissements à Manitoba. Le jour du départ du fort Garry, le 7 juin, l'expédition ne se composait plus que de 117 officiers et soldats du 1er bataillon, et 132 officiers et soldats du 2^{me} bataillon, auxquels furent adjoints 44 voyageurs; total 293 personnes, munies de vivres pour trente jours. Ajoutons à ce chiffre celui des 80 volontaires restés en garnison aux deux forts Garry et à peu près 50 licenciés à l'île Ste. Hélène (1er comp, 2^{me} bataillon) nous trouvons sous les drapeaux, à cette date, seulement 390 hommes, soit: un peu plus de la moitié du nombre de ceux qui étaient partis du Canada pour former l'expédition.

La première brigade arriva à Toronto le 10 du mois courant; les autres suivirent de près. Au moment où nous écrivons, les volontaires touchent leur paie et se disposent à rentrer dans leurs familles, où notre article arrivera juste à point pour leur souhaiter la bienvenue.

Le voyage de retour n'offrit aucun intérêt particulier qui vaille la peine d'en entretenir nos lecteurs.

*
* *

Nous nous arrêtons ici dans cet article fait comme à vol d'oiseau.

Le récit détaillé de l'expédition militaire de Manitoba reste à écrire. Sur le simple canevas que nos lecteurs ont bien voulu suivre, nous sentons qu'il serait facile et agréable à la fois de pouvoir broder quelques fleurs et faire courir une narration émaillée de traits et d'observations inconnus de ceux qui, comme nous, n'ont pas eu une connaissance personnelle des incidents intimes de cette expédition, désormais fameuse dans l'histoire du Canada.

Notre travail s'est borné à la compilation des documents officiels soumis à la chambre des Communes.

Ce n'est pas sans un vif plaisir que nous voyons revenir au milieu de nous les courageux volontaires dont le sort a été pendant quelques mois l'objet de toutes nos sollicitudes. Ils rapportent, avec le sentiment du devoir accompli, la satisfaction d'avoir déchiré le voile, qui avant eux, enveloppait si complètement le Nord-Ouest, vers lequel se tournent aujourd'hui tous les regards.

L'expédition a eu pour effet : 1° de calmer les fièvres politiques qui, même après la passation du bill de Manitoba, menaçaient de dégénérer en guerre civile ; 2° d'ôter aux prétendants de toutes les nuances l'occasion de lever un drapeau quelconque dans la nouvelle province ; et 3° de permettre d'établir sans précipitation un gouvernement régulier, en rapport avec les besoins du peuple.

D'un autre côté, l'attention soutenue que le public canadien a été forcé, pour ainsi dire, de diriger vers le nord-ouest, à la suite de nos troupes, a plus contribué à nous faire connaître ces contrées lointaines que ne l'auraient pu cent volumes écrits pour les amateurs de récits étrangers.

Alliés politiquement à Manitoba depuis un an, nous sommes déjà plus familiarisés avec les hommes et les choses de cette province qu'avec ceux du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, par exemple. La vapeur nous mettra bientôt en communication facile avec Manitoba, et, du pas que marchent les événements et que se font les transformations en Amérique, nous ne vivrons pas vieux sans relire avec quelque surprise les livres de notre jeunesse, qui nous montrent le Nord-Ouest comme une terre sauvage, située " au bout du monde ", d'où l'on ne revient qu'en touré du prestige des grands voyageurs.

BENJAMIN SULTE.

16 juillet 1871

LES PEUPLIERS DU DOMAINE.

Salut, vieux peupliers qui penchez sur la route
Vos longs rameaux feuillus tout chargés de senteurs,
Qui bercez sur ma tête une ondoyante voûte
Où mille voix chantent en chœur !

Oh ! j'aime à vous revoir, à l'époque charmante
Où tout sous le ciel bleu nous semble rajeunir !
Oh ! j'aime à vous revoir, quand la brise odorante
Sous ses baisers vous fait frémir !

Car dans le doux babil de la feuille qui tremble,
Dans la chanson du nid sur la branche bercé,
En extase, je crois ouïr chanter ensemble
Les voix suaves du passé !

Un soir, vous souvient-il ? à la brise jalouse
Livrant ses noirs cheveux aux anneaux parfumés,
Elle m'avait suivi sur la verte pelouse
Qu'ombragent vos rameaux aimés.

L'oiseau faisait entendre un joyeux babillage ;
Le vent disait tout bas un chant plein de douceur.....
Nous nous étions assis sous votre épais feuillage,
Main dans la main, cœur près du cœur.

Nous causâmes longtemps sous l'arceau qui crépite.....
Oh ! qu'*elle* était candide ! et comme je l'aimais !....
Soir dont le souvenir fait que mon cœur palpite,
Soir, je ne t'oublierai jamais !.....

Oui, mes vieux peupliers, à l'époque charmante
Où tout sous le ciel bleu nous semble rajeunir,
Oui, j'aime à vous revoir, quand la brise odorante
Sous ses baisers vous fait frémir !

Car, dans le doux babil de la feuille qui tremble,
Dans la chanson du nid sur la branche bercé,
En extase, je crois ouïr chanter ensemble
Les voix suaves du passé !

W. CHAPMAN

Ste. Marie de la Beauce, Mai 1871.

1870-1871

II

1 8 7 1

Qu'arrive-t-il donc à notre pays ? Quelle maladie le travaille ? Pourquoi, depuis près d'un siècle, se produit-il chez lui des phénomènes d'abaissement et de douleur que les autres pays ne connaissent pas ?

Nous le disions déjà ; depuis que notre pays a lancé la révolution dans le monde, ce fléau plus ou moins accueilli ailleurs, mais comprimé à la fin, revient avec toute sa force vers le foyer d'où il est parti. Les autres peuples ont eu des révolutions plus ou moins fréquentes ; nous, nous sommes la révolution en permanence. — L'Allemagne, qui a ressenti en 1848 les secousses de notre volcan, a retrouvé aujourd'hui, sous la rude main qui la gouverne, une bien complète et trop complète unité. — L'Italie, que nous avons follement aidée à sortir de ses voies, avait eu sa crise de 1820, et subit aujourd'hui une nouvelle crise commencée en 1859 ; mais enfin elle n'a eu que celle-là. — L'Espagne elle-même, où les révolutions de caserne s'opèrent si facilement, l'Espagne a, malgré tout, compté un règne de trente-cinq ans ; est-ce que cela ne nous semble pas une merveille ? — La race anglo-saxonne, puissante parce qu'elle est stable, a su, pendant les agitations de ce siècle, s'en tenir, en Europe à sa révolution de 1688, en Amérique à sa révolution de 1774 ; accordant aux nécessités du temps et aux

exigences de l'opinion ce qu'il est opportun de leur accorder, mais ne se laissant pas faire violence et ne cédant rien à la force ; changeant, mais ne brisant pas. Nous seuls, infatigables dans notre manie de changement, ou plutôt incurables dans notre faiblesse à accepter tous les changements que la première émeute nous impose, nous avons, pendant cette période de quatre-vingts ans, essayé ou plutôt laissé essayer à nos dépens quatorze gouvernements différents, y compris cette honteuse Commune qui a été pendant deux mois le gouvernement de Paris, et qui a bien failli devenir le gouvernement de la France. Quatorze fois, la force et rien que la force, la force militaire ou populaire, a imposé à notre nation, immobile d'indifférence ou de terreur, une perte plus ou moins grande de richesse, de sang, de dignité, d'honneur. Dira-t-on que c'est la faute de nos gouvernants ; qu'ils ont été par leur imprudence ou leur ambition la cause de leur propre ruine ? Quand un peuple a la prétention de choisir ceux qui le gouvernent, comment ne choisit-il donc que des traîtres ou des incapables ? Un maître, au bout de quinze jours, renvoie son serviteur ; c'est la faute du serviteur, je n'en doute pas : s'il en prend un autre et ne le garde pas plus longtemps, c'était encore un mauvais serviteur, je le veux bien : mais si cela arrive trois fois, dix fois, quatorze fois, ne finirai-je pas par dire que c'est la faute du maître ?

Et ces crises successives nous ont menés à la dernière, à celle d'aujourd'hui, veux-je dire, sinon la plus désastreuse, du moins la plus incompréhensible de toutes, celle qui témoigne le plus de l'état maladif de notre nation, celle en un mot qui nous humilie le plus.

Un gouvernement mal inspiré nous propose une guerre. Sans lui demander pourquoi il veut la faire, sans lui demander s'il peut la faire, sans réfléchir, sans discuter, sans écouter les hommes de renom et d'expérience qui sollicitent de nous au moins vingt-quatre heures de réflexion, nous acceptons cette guerre, je ne dis pas avec enthousiasme, mais avec une légèreté frivole, non pas comme des croisés, mais comme des enfants. Il nous semble qu'il suffit de gobelotter dans des cafés en chantant la *Marseillaise*, de griser des soldats, de jeter des quolibets dans ce qu'on appelait alors des journaux à sensation, de crier : *A Berlin !* pour aller tout droit à Berlin. Et quand il se trouve que nous n'allons pas du tout à Berlin, mais que Berlin vient à Paris, que cet enthousiasme de café n'a pu enfanter des armées, quelle est notre ressource ? Toujours la même : jeter à bas un gouvernement. Quand l'ennemi n'est qu'à cinquante lieues de nous, les fusils de Belleville et de Montmartre, qui se fussent bien gardés d'aller au-devant de lui,

s'amuse, dans les rues de Paris, à combattre un pouvoir qui ne se défend pas ; et trois ou quatre cents *voyous* (il faut bien employer la langue des faits qu'on raconte) installent sur le dos du peuple souverain ébahi un pouvoir nouveau, inapte, par cela seul qu'il est nouveau, soit à faire la guerre, soit à faire la paix.

Aussi n'avons-nous su faire avec succès ni la paix ni la guerre. Ici encore, nos gouvernants ont pu faire des fautes ; mais nous, combien n'en avons-nous pas fait ? Lorsque le directeur de la province nous appelait aux armes pêle mêle, croyant, comme il l'était, à sa vieille et menteuse légende de 92, comment avons-nous répondu à son appel, et quels soldats avons-nous improvisés pour ce général improvisé ? S'il est vrai qu'en 1792 l'influence révolutionnaire soit venue en aide à l'ardeur patriotique de la défense, cette fois-ci, il n'en a plus été de même. En général, plus l'ardeur révolutionnaire était grande, et plus le zèle de la défense était petit ; plus il y avait de clubs dans une ville, et moins elle donnait de soldats ; plus les langues étaient patriotes, et moins les bras avaient envie de le devenir ; plus la révolution était maîtresse d'une cité, plus elle avait hâte de la confisquer au détriment de la patrie. Il y a eu, certes, de beaux, de nobles, de nombreux dévouements ; mais l'esprit de la nation, l'esprit qui nous mène, l'esprit révolutionnaire qui, pour notre malheur, s'est fait l'âme de ce pays, quel rôle a-t-il joué devant l'ennemi ? Et s'il a pu avoir, comme en 92, ses représentants du peuple, journalistes la veille, généraux le lendemain, ses conscrits en haillons, paysans la veille, soldats le lendemain, il n'a su retrouver, hélas ! ni les grands capitaines, ni les bataillons aguerris, ni les victoires de 1792.

Et après avoir ainsi fait la guerre, comment avons-nous accepté la paix ? Une paix que nos fautes avaient rendue nécessaire, une paix douloureuse, humiliante ; mais pouvait-on en espérer une autre pour un peuple qui, depuis cinq mois, criait *la guerre à outrance* et ne la faisait pas ? Au fond du cœur, nous nous sommes réjouis de cette paix, parce que, si dure qu'elle fût, c'était la paix. Mais nous (j'entends ici la partie bruyante et dominante de la nation), nous ne nous en sommes pas moins réservé le droit d'écraser de notre courroux patriotique ceux qui avaient signé la paix. Nous avons hurlé de désespoir quand on nous a arraché des mains une arme dont nous ne nous servions pas, et, tout en faisant notre profit de cette paix si chèrement achetée, nous en avons appesanti la responsabilité sur les épaules de nos gouvernants. Nous avons été plus loin encore, et, avec une inconséquence d'enfants gascons, nous nous sommes remis (j'entends toujours la partie de la nation qui parle pour le reste), nous nous sommes

remis à faire les braves contre l'ennemi qui nous foulait si orgueilleusement sous ses pieds. Nous l'avons charitablement prévenu de notre intention de chercher des représailles, et nous l'avons provoqué avec tous les tronçons de notre épée, comme pour l'avertir de la briser davantage encore.

Mais du reste nous l'avons servi à souhait, et nous même nous avons fait ce qu'il était possible de faire pour que l'épée brisée devint plus impuissante encore. Comme cette paix si chèrement payée commençait à porter quelques fruits, comme un peu de calme et de prospérité semblait venir, nous avons jugé, la France révolutionnaire a jugé que c'était le cas pour y mettre ordre à l'emploi de la ressource ordinaire, c'est-à-dire de jeter encore un gouvernement à bas. Nous avons, les uns fait, les autres laissé faire, ceux-là avec une audace peu dangereuse pour eux-mêmes, ceux-ci avec une torpeur et une inintelligence sans pareille, la révolution la plus insensée qui se soit jamais faite. Une trentaine d'hommes inconnus, dont les idées, s'il avaient des idées, sont demeurées profondément inconnues, ont pu se faire les rois absolus d'un royaume de deux millions d'âmes, et en trois jours, il se fussent faits les maîtres de toute la France, si, par bonheur, une Assemblée plus prévoyante que ses devancières, ne s'était refusée à siéger dans Paris, et si le pouvoir eût, comme cela arrive d'ordinaire, perdu la tête en face de l'émeute. Sans cette prévoyance de l'Assemblée et cette fermeté du pouvoir, la France toute entière eût subi et subirait encore ce quelque chose qui n'est ni républicain, ni royauté, ni empire, et qui, ne sachant comment s'appeler, s'est appelé la *Commune*, sans jamais vous expliquer ce que veut dire ce mot. Et encore, il a fallu deux mois d'attente, de lutte, de combats, de sang versé, d'habileté stratégique, il a fallu une force qu'on n'avait pas su trouver contre l'invasion étrangère, pour venir à bout de ce pouvoir sans nom qui, ne faisant et ne devant faire espérer le bien de personne, avait cependant pour lui la terreur et la stupéfaction des uns, l'indifférence et l'ignorance des autres, la sympathie secrète ou patente, mais incroyablement aveugle d'un très-grand nombre.

Il y aura là un problème insoluble pour la postérité. Ces gens-là, venant au pouvoir, n'y apportaient rien : pas un antécédent, pas un renom quelconque, pas un programme, pas une théorie, pas une idée même absurde ; ils ne savaient pas dire ce qu'ils feraient étant les maîtres ; devenus les maîtres, ils n'ont eu à nous donner que des phrases, je ne dirai pas des phrases sonores, car ces hommes n'étaient pas mêmes des rhéteurs. Ils n'ont su ni donner une promesse un peu définie, ni susciter une espérance un peu sérieuse,

ni flatter un intérêt, si ce n'est celui des repris de justice qu'ils délivraient de prison, et celui des ouvriers fainéants auxquels ils donnaient trente sous par jour à la condition de porter un fusil. Sauf cela, ce n'étaient les hommes ni d'une idée vraie ou fausse, ni d'un intérêt bon ou mauvais, ni d'une politique possible ou impossible. S'il y avait quelque part en ce pays-ci une tradition, un principe, une idée collective, ils s'en faisaient les ennemis. — La liberté (si quelqu'un y croit encore !) ils n'en admettaient aucune, ni celle de la personne avec leurs emprisonnements, ni celle du domicile avec leurs perquisitions, ni celle de la presse avec leurs suppressions des journaux, ni celle de l'enseignement avec leur invasion des écoles, ni celle de la conscience avec l'infâme profanation des églises. — L'honnêteté publique, le sentiment de la famille ! Rappelez-vous les prostituées tirées de Saint-Lazare pour être mises à la place des religieuses à la tête des écoles de filles, les salaires et les récompenses aux femmes *marités ou non*, aux veuves *légitimes ou non*, aux enfants *reconnus ou non reconnus* de leurs soldats. — Le respect de la vie humaine ! Rappelez-vous et l'assassinat des généraux prisonniers, et le meurtrier Bréa grâcié, autant que faire se pouvait, et les chappelles expiatoires condamnées à être démolies, et ces otages choisis et séquestrés longtemps à l'avance, promis au fer des assassins, et, nous ne le savons que trop, cette promesse a été tenue. — Le patriotisme enfin, le patriotisme, dont jusque-là le sentiment révolutionnaire s'était emparé et dont il avait fait comme sa religion, il faut qu'on l'ait cru bien disparu de notre pays, pour qu'on ait pas craint de faire ce qu'on a fait : une révolution accomplie et une guerre civile soulevée dans une ville dont la poussière gardait encore la marque des pas de l'étranger, lorsque cet étranger, cet ennemi de la veille, ce vainqueur, à grand'peine apaisé par les plus douloureux sacrifices, gardait encore nos citadelles du haut desquelles, il a pu, pendant soixante et onze jours, voir à l'œil nu le drapeau rouge flotter sur Paris, et entendre, en haussant les épaules, le canon par lequel cette nation achevait sa propre ruine ! Et, pour réjouir encore plus son cœur, pour mettre sur ses lèvres un sourire plus méprisant, on a fait tomber devant lui cette colonne, au pied de laquelle, disait autrefois le parti libéral et révolutionnaire, on ne passait pas sans être fier *d'être Français* ! Ces gens là, si peu fiers *d'être Français*, ne comptaient certes pas sur le sentiment patriotique pour les soutenir.

Il y a une chose encore, les intérêts matériels, si chers à notre siècle, étaient menacés et blessés. On parlait sans doute aux appétits grossiers et aveugles d'un petit nombre, mais on ne pouvait

qu'alarmer les intérêts véritables, les intérêts positifs et pécuniaires de tous. Qu'avait à gagner le bourgeois à ces violations continuelles de la propriété? le commerçant, à cette impossibilité de tout trafic? l'ouvrier, à cette interdiction du travail au profit de la milice? le paysan, au règne de ces hommes si méprisants pour les *ruraux*? Par conséquent, quiconque avait ou un esprit un peu libéral, ou un peu d'honnêteté ou de prudence, ou un peu de patriotisme, ou seulement un égoïsme un peu réfléchi et un peu intelligent, devait être l'ennemi de ces hommes. Ils ne devaient avoir pour eux que leurs libérés et leurs stipendiés; cette classe exceptée, la France entière devait leur courir sus. Et leur coup de main, puisque par impossible leur coup de main s'était fait, ne devait pas leur donner un règne de huit jours.

Eh bien! il n'en a pas été ainsi. Sans doute la partie intelligente de la nation n'a eu qu'un sentiment de mépris et d'horreur en face de cette tyrannie. Mais le reste, mais le grand nombre, mais le petit bourgeois, mais le peuple de Paris, mais le peuple des villes, mais le peuple des campagnes, qu'a-t-il pensé et qu'a-t-il fait? où s'est-il soulevé? combien a-t-il fourni de volontaires? Et quelle aide a-t-il donnée à cette assemblée nommée par lui? Et lorsque pendant cette séquestration de Paris, les élections municipales lui ont offert une occasion solennelle de manifester ses sympathies pour la cause de l'ordre et pour la république légitime, en a-t-il usé d'une manière bien éclatante? Peut-on nier que, dans cette circonstance, la nation s'est affirmée, pour employer le langage du jour, d'une manière au moins fort équivoque? Ces hommes de liberté, comme ils ont prétendu l'être à certaines époques, n'ont pas eu autrement souci des libertés violées à Paris. Ces philanthropes, qui dans leurs clubs votaient l'abolition de la peine de mort, ont paru se contenter de l'abolition de la guillotine et trouver bon qu'on fusille les hommes, pourvu qu'on ne les décapite pas. Ces pères de famille ne se sont pas autrement indignés de l'égalité établie entre la femme mariée et la concubine, entre le fils légitime et le bâtard. Ces Français ne se sont pas élancés sur la place Vendôme pour protéger la colonne qu'on avait tant reproché à la Restauration d'avoir découronné de son héros. Et, qui plus est, ces marchands, ces ouvriers, ces propriétaires, ne se sont pas doutés, ou n'ont pas voulu voir qu'il s'agissait de leur cause quand on pillait les caisses, quand on confisquait les maisons, quand on rendait le commerce impossible et quand on stipendiait à leurs frais une armée composée de tous les travailleurs qui ne veulent pas travailler. Il s'agit pourtant de leurs intérêts les plus chers, les plus positifs, les plus matériels. Qu'il y ait eu

pour la Commune une sympathie profonde, active, universelle, raisonnée surtout, je ne le prétends pas ; mais qu'il y ait eu révolte, indignation, ardeur à la combattre, tous savent bien que non. Bien des gens ont été neutres juste autant qu'il le fallait pour pouvoir la lutte finie, saluer le vainqueur quel qu'il fût ; mais leurs souhaits, pour qui étaient-ils ?

Maintenant que la Commune a fini, et a fini dans le sang et dans les flammes ; qu'en tombant, elle s'est vengée sur la France, enfin victorieuse, par des incendies et des massacres depuis longtemps médités, combinés, soudoyés ; maintenant, j'aime à le croire, les sympathies qu'elle rencontrait en trop grand nombre l'auront abandonnée. Ces yeux si incroyablement fermés se sont ouverts à la lueur des flammes qui ont brûlé Paris et à la pensée de ces abattoirs de la Roquette, de cette autre journée de septembre aussi froidement conçue et accomplie plus froidement encore que ne le fut la première. Je veux croire que le peuple de France n'est pas sans un sentiment d'indignation vis-à-vis de la tyrannie qui lui a fait de tels adieux. Mais s'il n'a compris qu'à la dernière heure, quels étaient ces hommes, et de quoi ils étaient capables, ou si, le comprenant, il a cru devoir demeurer vis-à-vis d'eux dans sa tranquille apathie, je ne saurais louer ni sa perspicacité, ni ses lumières, ni son amour pour le bien. On lui a appris à lire et à écrire, c'est possible ; on ne lui a appris ni à juger ni à agir.

Nous n'étions pas ainsi faits, il y a seulement vingt-deux ans. Nous avons cependant derrière nous tous près de soixante ans de révolution : grand fardeau pour la conscience, pour la sagesse, pour le patriotisme d'une nation. La révolution de 48 s'est faite, elle aussi, par un coup de main qui n'avait guère d'autre motif que l'ennui d'avoir été dix-huit ans sans changer de gouvernement ; mais ce coup de main, ceux qui l'ont fait ont du moins cherché à le décorer de quelques prétextes honnêtes, à lui donner un but, à le rendre excusable aux yeux de l'avenir. Ils n'ont pas trouvé que le pillage des caisses publiques ou privées, la libération et l'armement des détenus pour vols fussent des résultats suffisants pour légitimer une révolution. Loin de là, ils ont eu horreur de telles conséquences, et ils ont cherché, les plus sages, à établir un ordre quelconque et à faire vivre la société de sa vie accoutumée ; les autres, à la conduire à des utopies, folles, je le sais bien, mais qui prouvaient du moins leur désirs de faire aboutir leur triomphe à autre chose qu'à l'unique satisfaction de leurs appétits. Les programmes abondaient alors, les chimères sociales, les plans d'organisation et de rénovation, qui dans leur absurdité même, témoi-

gnaient de la sincérité de leurs auteurs et d'un certain amour du bien de tous. Cette fois-ci, pas une seule de ces utopies n'a paru ; tout en renversant l'ordre établi, on ne proposait rien pour le remplacer, c'était l'anarchie pour l'anarchie. De plus, si en 1848 la révolution était plus excusable et avait dans son sein des éléments plus honnêtes, la réaction, d'un autre côté, a été autrement forte, vigoureuse, intelligente ; au premier moment, comme toujours en France, on a été affolé et on a laissé passer sans résistance cette révolution qu'on n'avait pas eu le bon sens de prévoir ; mais du moins cette stupeur n'a pas été longue. Où est aujourd'hui cet esprit public qui, sans un pouvoir à la tête, sans une armée à ses côtés, se soulevait dès le mois d'avril 1848 contre la force brutale qu'alors, comme aujourd'hui, on appelait le peuple ? cet esprit public qui, au mois de juin, amenait à Paris la France entière et terminait en trois jours cette victoire sur l'anarchie qui, en 1871, nous a coûté deux mois de siège autour de Paris, huit jours de combats dans Paris ? Cette fois-ci, la révolution, bien malgré elle, nous avait laissé un gouvernement, une Assemblée, une armée ; mais par quels efforts, par quels vœux même les avons-nous aidés ? En 1848, si les principes politiques ou sociaux étaient en désaccord, il y avait du moins quelques principes d'ordres, d'honnêteté, de moralité, sérieusement acceptés par le plus grand nombre. Et même, les principes eussent-ils manqué, les intérêts savaient s'entendre. Aujourd'hui, ils ne le savent même plus.

J'ai donc le droit de dire que notre situation est étrange et témoigne chez nous d'une étrange maladie. Les autres nations le savent bien ; elles nous envoient leur indulgente pitié, non sans sourire de notre inconséquence, non sans se réjouir—elle en ont le droit—en se disant qu'elles n'ont pas à craindre pour elles les mêmes périls. Quel est donc notre mal ? D'où nous est venue d'abord cette incurable instabilité du pouvoir, telle qu'elle s'est vue tout au plus aux plus basses époques du Bas-Empire ? D'où nous vient aujourd'hui cet obscurcissement du sens commun, cet affaissement de l'esprit public, cet effacement du sentiment national au profit de la manie révolutionnaire ; ces alternatives d'étourderie et d'inertie qui nous ont rendus si prompts à accepter la guerre, si faibles pour la soutenir, si empressés d'en faire sortir une révolution ? Et, quand la révolution est arrivée à cette extrême limite, d'où nous vient, d'où vient, du moins, aux classes populaires, cette complaisante sympathie pour ceux qui l'ont faite, cette indifférence ou cette hostilité mal déguisée pour ceux qui la combattent ; en un mot, ce goût de tout un peuple à la propre ruine et cette insouciance de sa propre gloire ? Ceci est rare dans l'his-

toire, on peut dire inouï ; il y a eu des peuples plus malheureux que nous, il n'y en a pas eu de plus abaissé, parce que nous sommes abaissés non-seulement par la force d'autrui, mais par notre faute et par notre incroyable série de fautes. D'où cela vient-il ? N'est-il pas clair que rien là, n'est accidentel, que ce sont des symptômes, et qu'il y a chez nous un mal profond et durable qui n'est point ailleurs.

Il y avait jadis un peuple auquel, par ces appréciations quelque peu arbitraires que l'on s'accoutume à faire du caractère des nations, on attribuait la générosité, l'esprit chevaleresque, une sorte de désintéressement glorieux, non exempt d'amour-propre, mais du moins exempt, trop exempt du calcul. C'était, disait-on, le peuple de Clovis ; et, le premier parmi les conquérants du monde romain, il avait accepté l'orthodoxie chrétienne et s'en était fait le défenseur. C'était le peuple de Charlemagne ; et, sous le sceptre de ce grand roi, il avait lutté victorieusement contre les barbares, délivré Rome de la papauté des Lombards, secouru l'Espagne contre les Maures, poursuivi contre les Saxons la conversion et la civilisation de la Germanie. C'était le peuple de saint Louis ; et il avait, plus que nul autre, soutenu l'héroïque combat de la chrétienté contre le mahométisme ; et il avait été, pendant la grande période du moyen-âge, la clef de voûte, le peuple modèle de l'Europe chrétienne. Même plus tard, lorsque l'Europe avait commencé à sortir de ses anciennes voies, il avait été le peuple de Louis XIV, grand surtout par la gloire intellectuelle, donnant à la littérature cette époque de génie, de droiture et de bon sens qui cessera peut-être d'être classique (tant les esprits changent !), mais qui demeurera, pour l'homme sachant lire et comprendre, un type supérieur et achevé. En notre siècle encore, il a été le peuple de Napoléon, c'est-à-dire un peuple qui, jeté par une volonté impérieuse dans une voie toute militaire, s'est montré pendant quinze ans, le plus grand soldat de l'Europe. Heureux si, au lieu d'être seulement le soldat d'un homme, il avait été comme jadis, selon le mot de Shakespeare, le soldat de Dieu !

Mais au milieu de ces grandeurs, il y avait comme le vers qui rongé la moelle de l'arbre. Il y avait, et depuis des siècles, chez notre nation un esprit, je ne dirai pas seulement de raillerie, mais de raillerie âpre et destructive qui coexistait, je ne sais comment, avec ces instincts chevaleresques, généreux, désintéressés. C'était ce que nous avons appelé l'esprit gaulois et ce qu'il serait peut-être plus juste d'appeler l'esprit parisien : esprit intelligent, perspicace, piquant, mais piquant volontiers jusqu'au sang. La plaisanterie,

chez d'autres peuples, est joyeuse et familière plutôt qu'elle n'est âpre et mordante ; chez nous trop souvent elle déchire ; comme nous dirions, elle *emporte la pièce*, elle a le sourire *narquois* d'un ennemi, au lieu du franc rire de l'ami qui, à un moment de gaieté, plaisante un ami sur ses défauts ; elle a le ton *goguenard* de l'homme qui, satisfait de lui-même, de son esprit ou de son bien-être, voit d'en haut la simplicité ou la misère d'autrui ; elle ne s'égaye plus, elle *gouaille* ; elle ne critique pas seulement, elle *persifle* ; elle ne plaisante pas seulement, elle *mystifie*. J'emplie ces mots de notre langue vulgaire parce qu'ils sont caractéristiques et n'ont pas, que je sache, d'équivalents dans les autres langues. A travers tout cela, la raillerie française touche souvent le vrai, elle a été souvent utile, mais on sent que, chez un esprit ainsi fait, pour peu qu'il se dérègle, la passion de dénigrer finit par l'emporter sur tout le reste ; il a trop de goût à rabaisser, à diminuer, quelquefois même à salir ; quoiqu'il y ait chez nous des enthousiasmes ardents et excessifs, ils ne sont pas de longue durée, et nous brisons notre idole avec plus de satisfaction encore que nous ne l'adorions. Nos prédilections littéraires dépendent de cette pente de notre esprit. Les fabliaux moqueurs du moyen âge sont restés plus en honneur que les servantes et les chansons de gestes ; le cynique Villon a laissé plus de renom que l'élégant Charles d'Orléans ; Rabelais est autrement populaire que Bonsard, Baïf et du Belloy ; même au dix-septième siècle, ce siècle sérieux, la Fontaine et Molière se sont assimilés l'esprit français bien plus que Bossuet et Fénelon ; au dix-huitième, le sentimentalisme de Rousseau, quelque succès qu'il ait eu, n'a pas eu une influence comparable à celle de la malignité de Voltaire, et, dans la première moitié de notre siècle, le chansonnier Béranger a rencontré une faveur autrement générale — je ne dis pas plus durable — que celle de Lamartine.

Un trait caractéristique de cet esprit de dénigrement chez notre nation, c'est l'absence de respect pour le passé. Nous sommes le plus antihistorique de tous les peuples, le plus étranger à la religion des souvenirs. Ce mal date de loin. Dès le seizième siècle, François 1^{er}, sans respect et sans remords, détruisait la grosse tour du Louvre, sur laquelle reposait cependant la suzeraineté des rois de France, et qui était légalement le centre et la clef de voûte de la monarchie féodale. A plus forte raison, après cette rupture violente avec le passé qui s'est appelée la Révolution, la Convention, ennemie née de nos aïeux, voulut-elle, dans son vandalisme, anéantir tout ce qui faisait notre gloire dans le passé, églises, monuments, tombeaux, chartres, manuscrits. Et les derniers *embel*

lisseurs de Paris, dans leur entreprise financièrement et politiquement si funeste, que n'ont ils pas fait pour ôter à la cité de nos pères son aspect, ses souvenirs, les traces déjà si mutilées de son passé, jusqu'aux noms historiques de ses rues? Et nous, honnêtes bourgeois, nous demeurions ébahis d'admiration à la vue de cette destruction grandiose; le peuple prenait un plaisir d'enfants à voir tomber ces gigantesques châteaux de cartes, et les journaux, faisant par avance l'oraison funèbre d'un quartier condamné, énumérant les souvenirs qu'il renfermait, les vestiges d'art antique qui pouvaient s'y rencontrer, ne manquaient pas d'ajouter, sans l'expression du moindre regret, cette formule officiellement triomphante: "Tout cela va disparaître!"

Puis-je taire ici la plus douloureuse de nos aberrations en ce genre? Nous avons dans notre histoire un fait unique et dont nulle nation n'a le pareil, le fait de la délivrance merveilleuse — je puis bien dire surnaturelle — de tout un peuple par une femme envoyée de Dieu. Que ne feraient pas les autres nations, si elles possédaient dans leurs annales un tel souvenir? Chez nous, il n'en a pas été de même. Whittington et son chat sont plus populaires à Londres que Jeanne d'Arc à Paris. La capitale de la France ne lui a pas élevé un monument, n'a pas donné son nom à une rue; et dernièrement, quand la pioche administrative a remué le sol où Jeanne d'Arc fut blessée devant Paris, qui y a pensé? qui a demandé qu'un monument, une inscription, un mot rappelât ce souvenir? Bien plus, nous n'avons pas seulement oublié Jeanne d'Arc; nous l'avons honnie, nous l'avons livrée au rire sardonique du grand insulteur moderne, et nous avons applaudi à la boue qui lui était jetée au visage. Et c'est un étranger, un Allemand, qui nous reprochant cette honte, s'en prenait, non sans quelque justice, à la nature de l'esprit français, "esprit de raillerie qui fait éternellement la guerre à l'idéal, qui ne croit ni à l'ange ni à Dieu ¹."

C'est que, à l'époque de Voltaire, ce goût de critique amère, de dénigrement, de négation, qui sera toujours le côté dangereux de l'esprit français, s'était plus que jamais développé. Le jour où la foi chrétienne a commencé à faiblir, où d'autres nations nous avaient donné l'exemple de ne plus rien respecter de ce qui, dans les plus grands excès, avait jusque-là été respecté, notre humeur négative et moqueuse s'était portée ainsi jusque là; notre veine satirique, après s'être épuisée sur tout le reste, s'était jetée sur les croyances; après avoir dénigré les hommes, nous avions dénigré

1 Schiller, en tête de sa *Jeanne d'Arc*.

Dieu ; notre cynisme était devenu blasphème. Poussant alors la négation à l'extrême, quand les autres peuples se faisaient luthériens, nous nous faisons incroyables ; quand l'Angleterre nous envoyait le déisme ou même l'athéisme philosophique et raisonné d'un Hobbes ou d'un Toland, nous faisons l'irréligion cynique d'un Voltaire, l'athéisme éhonté de Diderot, le matérialisme grossier du baron d'Holbach. Avec son déisme sentimental, Rousseau n'était qu'un étranger qui n'a pris pied chez nous que pour un temps. Non, une fois lancés dans cette pente, nous sommes bien plus ardents à haïr qu'à aimer, à nier qu'à affirmer à détruire qu'à édifier.

Aussi, quand les autres peuples nous appellent la nation impie, ils le font avec une apparence de raison. S'ils veulent parler de tout le pays ou de la majorité numérique du pays, ils ont tort ; s'ils veulent parler des classes élevées, ils ont tort également : l'impie y a bien sa part, mais elle ne domine pas. Mais s'ils veulent parler de cette fraction du pays qui s'agite au nom de tous, qui écrit, harangue, imprime, qui est, je ne dirai pas supérieure—tant s'en faut ! — mais dominante. et surtout s'ils veulent parler de cette multitude, inerte quand elle n'est pas turbulente, qui prend des mots pour des idées, ses appétits pour des principes, sa servitude envers quelques meneurs pour de l'indépendance ; ils ont raison. L'irréligion est devenue non pas le drapeau (ce mot est trop honorable et ne serait pas juste), mais le lieu commun de ce pays-ci ; c'est l'idée de ceux qui n'ont pas d'idée. Quiconque a aliéné au profit des clubs la liberté de sa pensée, se qualifie libre penseur.

Certes, il faut que les peuples étrangers soient sans reproches : la négation a chez eux sa large place ; mais elle n'y a pas ce caractère populaire, obligé, pour ainsi dire officiel, qu'elle a chez nous. Elle n'y est pas à l'état d'idée reçue. En France, nous ne comprenons pas l'indépendance - " il faut, disons-nous, *faire comme tout le monde*," et, comme tout le monde s'interdit de prier, il faut s'interdire de prier. En cela comme en bien d'autres choses, tout le monde obéit sottement à *tout le monde*.

Je sais, par exemple, ce qu'il peut y avoir à reprocher à l'esprit religieux de la race anglo-saxonne. Dans le protestantisme, la religion s'annule à force de se démembrer ; à force de diviser et subdiviser les sectes, on arrive à former une secte à soi tout seul, à force de retrancher du Symbole un article de foi, on arrive à n'en laisser aucun, et l'on appartient, dit-on, à une Eglise, on a un culte, lorsque c'est tout juste si l'on croit en Dieu. — Mais, malgré tout cela, rappelons-nous ce qui se passait il y a peu d'années. On

inaugurait le chemin de fer du Pacifique, ce trait d'union entre les deux Océans. L'inauguration avait lieu à une des extrémités de la ligne ; à l'autre, une foule nombreuse en attendait la nouvelle et y assistait par la pensée. Tout à coup, au milieu de cette foule affairée et turbulente, le fil électrique lance ce mot : *Nous allons prier* ; et toutes les têtes se découvrent et, à travers une distance de près de mille lieues, les cœurs s'unissent pour rendre grâce au Seigneur. Pareille chose se fût-elle faite en France ?

Je sais aussi ce qu'est l'abaissement de l'Église russe, ce qu'est cette religion qui n'est que l'humble servante du prince et que le prince façonne à son gré. — Mais enfin, une certaine foi demeure au cœur du peuple, ou y demeurerait-il y a quarante ans. A cette époque, le choléra, inconnu jusque-là, envahissait Pétersbourg. Le peuple, semblable à ce que le peuple est partout, voulait y voir, au lieu d'une calamité, un crime, comme dans les malheurs de la guerre nous voulons toujours voir, au lieu d'une défaite, une trahison. Le peuple de Pétersbourg, comme le fit peu après le peuple de Paris, criait à l'empoisonnement ; et il n'avait pas manqué (cela ne manque jamais) de reconnaître et de signaler des empoisonneurs. Comme il les poursuivait, l'empereur paraît devant la foule : "Ce ne sont pas les hommes, dit-il qui nous frappent ; c'est Dieu. Élevons à Dieu notre prière." Et tout le peuple se met à genoux, prie par la bouche de son empereur, s'humilie, se résigne et renonce à verser le sang innocent. Pareille chose se fût-elle faite en France ?

Je sais enfin ce qu'il y a d'irrégion systématique, prétentieuse, pédantesque, nébuleuse en Allemagne, et le funeste résultat qu'ont sur l'esprit des peuples les passe-temps scientifiques des docteurs des universités. — Cependant nous avons eu une triste occasion de juger le degré de religion des peuples d'outre-Rhin. Ces vainqueurs que nous détestions, nous donnaient des leçons, non pas seulement de discipline comme soldats, mais comme hommes de religion. Protestants, ils usurpaient nos églises (violence coupable, mais qui témoignait du moins qu'il leur fallait des églises). Catholiques, ils les remplissaient ; nos pauvres églises, habituellement désertes, que, nous autres vaincus, nous aurions dû remplir pour implorer le secours de Dieu, étaient pleines de nos vainqueurs, à genoux, recueillis, priant, étonnés de notre absence, mais, par suite, moins étonnés de leur victoire. Ils comprenaient en effet et ils disaient assez haut que ce peuple, qui travaille le dimanche et ne prie pas, ne pouvait plus être la grande nation guerrière d'autrefois. Et ils s'en retourneront chez eux, convaincus de pouvoir

vaincre, si jamais la lutte devait renaître, cette nation pour laquelle Dieu ne combat plus.

Il faut donc le dire avec douleur. Il y a un stigmate sur notre nation, un stigmate, non pas ineffaçable, grâce à Dieu, mais trop visible. Nous ne sommes pas la nation athée, je me refuse à blâmer ainsi ma patrie ; mais nous sommes une nation où l'athéisme du petit nombre triomphe, grâce à la torpeur et à l'inertie intellectuelle de la multitude. Il y a vingt ans, il n'en était pas encore ainsi. Le *tout le monde* d'alors, sans être catholique peut-être ni chrétien, croyait encore en Dieu ; le *tout le monde* d'aujourd'hui, c'est-à-dire les meneurs bruyants ou secrets de la multitude, n'y croient plus. Il n'y a pas deux ans, à la veille de cette funeste guerre, Paris en donnait la triste preuve. Alors avaient lieu ces réunions publiques, provoquées par une incroyable aberration du pouvoir ; réunions qui haranguaient mais ne discutaient pas ; car, là comme ailleurs, il fallait être de l'avis de tout le monde. Et, de ce *Credo* obligé, le premier article et le plus généralement imposé à la croyance des fidèles, était la négation de l'Être suprême ; Robespierre eût été chassé de là comme réactionnaire et clérical. Lorsqu'un malencontreux orateur employait : fût-ce par mégarde et sans mauvais dessein, une de ces locutions vulgaires, *grâce à Dieu s'il plaît à Dieu*, il était rappelé à l'ordre par le président qui l'engageait (lui grand savant qu'il était !) à se servir d'*expressions plus scientifiques*. A plus forte raison, celui qui osait dire ouvertement qu'il croyait en Dieu, était honni, sifflé, jeté à bas de la tribune, mis à la porte, et pas une injure n'était assez forte pour punir une telle inconvenance. Cela se passait en présence d'un commissaire de police, chargé d'épier et d'interdire la moindre attaque contre son dieu le gouvernement, mais qui ne disait mot à ces protestations de l'athéisme, et ne s'imaginait pas que nier l'Auteur de toute puissance et de tout droit, pût le moins du monde, porter atteinte à la puissance et aux droits de Sa Majesté l'empereur.

Disons-le hardiment et humblement. Cette popularité et cette suprématie intolérante du blasphème, cet athéisme affiché au nom de toute une population et imposé à toute une population par le droit de l'ignorance et de l'audace, tout cela n'était possible que chez nous. Nul autre époque ne l'eût souffert ; nulle autre nation, schismatique, hérétique, mahométane, païenne, ne l'eût souffert. Savons-nous maintenant pourquoi nous sommes vaincus et vaincus d'une façon si humiliante ? pourquoi ce Paris, théâtre de tels scandales, les a payés si cher, lui, fier et opulent alors, aujourd'hui rouge de sang et de flammes ? Frappons nous la poitrine, pleurons et pleurons des larmes de sang.

Qui ne comprend en effet que nos malheurs ont été non-seulement le châtement providentiel, mais la conséquence naturelle de notre défaillance religieuse ? Tous les sentiments élevés se tiennent dans le cœur de l'homme. Ils ont tous une même source : lorsque la source est tarie, les canaux bien vite se dessèchent.

Le christianisme, c'est la loi du devoir. Quand le christianisme s'affaiblit, la notion du devoir s'amoindrit. Et si jamais le christianisme et par suite toute la religion devait disparaître de la surface du monde, toute idée de devoir disparaîtrait également. Quoi qu'on en puisse dire en effet, s'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de loi ; s'il n'y a pas de loi, il n'y a pas de devoir ; bien sot est celui qui pense à rien qu'à lui-même et prend intérêt à la chose d'autrui, même quand on l'appelle la chose publique. Ce magistrat, cette loi, ce gouvernement, pourquoi les respecterai-je ? pourquoi ne les jetterais-je point à bas si je peux le faire et si j'y trouve mon compte ? Si je tue un homme, les gendarmes me puniront ; mais si je suis assez fort, moi peuple, pour tuer tous les gendarmes, qui me punira ?

Le christianisme aussi, c'est l'amour ; l'amour du prochain dérivant de l'amour de Dieu. Mais, si l'amour de Dieu fait défaut, l'amour du prochain ne s'efface-t-il pas ? Comment raisonne l'homme qui n'est pas chrétien au sujet de son prochain plus riche que lui ? " Cet homme est riche, dit-il ; donc il a un intérêt opposé à moi qui suis pauvre, donc il est mon ennemi et je dois être le sien. Il sait, il est vrai, des choses que je ne sais pas ; sa fortune, son éducation, ses relations avec d'autres riches le mettraient à même de me dire la vérité s'il voulait me la dire, de me donner de bons conseils s'il voulait m'en donner. Mais il ne le voudra pas ; il fera ce que je ferais si j'étais à sa place, il me conseillera selon son intérêt, c'est-à-dire contrairement au mien ; il se servira de moi de sa science et de ses relations ; il me trompera, je dois m'en défier. Je le sais encore, il vient parfois à mon aide ; il me fait du bien à moi ou à d'autres ; il a secouru tel qui était malade, tel autre qui était dans l'embarras. Mais cela pourquoi ? Quel intérêt aurait-il à nous secourir si ce n'est pour nous tromper ?—En voilà un autre qui vient je ne sais d'où ; je ne sais qui il est, mais je sais qu'il n'est pas riche. Celui-ci ne me secourra point ; le voudrât-il faire, il ne le pourrait pas. Il n'a peut-être pas une aussi grande science que mon riche voisin ; mais, travailleur comme moi, il a le même intérêt que moi, il doit m'aimer. Il me dit qu'il a découvert le secret des riches, il me révèle leurs complots et m'enseigne ce que nous devons faire pour nous en défendre. Il nous demande pour cela quelques sous qui passeront nous ne savons pas bien en

quelles mains, mais en de bonnes mains ; qui seront dépensés nous ne savons pas bien comment, mais qui seront dépensés pour notre cause. Croyons-le et donnons-lui notre sou." Quand le sentiment du devoir en d'autres termes, quand le christianisme manque à un homme, il ne croit plus aux conseils ni aux secours donnés gratis. Aux gens intéressés, le désintéressement est suspect.

Et si l'amour du prochain individu est ainsi remplacé par la défiance et par la haine, l'amour du prochain collectif, le patriotisme restera-t-il bien ardent ? Qu'est ce que le patriotisme en tant qu'il est sérieux et réfléchi, si ce n'est le sentiment du devoir envers une société (qu'on l'appelle nation, cité, corporation, famille) au sein de laquelle Dieu nous a placés ; si ce n'est encore l'amour du prochain appliqué plus particulièrement à ceux auxquels un lieu particulier nous unit, parents, associés, concitoyens, compatriotes ? Le sentiment révolutionnaire a pu s'emparer du patriotisme pour l'exagérer et pour le fausser ; il l'a mis en opposition avec les devoirs généraux de l'homme envers tous les hommes : il en a fait, à la façon païenne, la haine de l'étranger plus que l'amour des siens. Mais c'était là un excès qui ne pouvait longtemps se soutenir, ou pour mieux dire, c'était un mensonge qui devait finir par être percé à jour. Cet amour de la patrie et même cette haine de l'étranger, c'était bien plutôt la haine de certains hommes et de certaines classes. Ne l'avons-nous pas vu, quand nous avons eu le spectacle de cette ardeur révolutionnaire si peu efficace dans la guerre étrangère, si ardente pour la guerre civile (et quelle guerre civile !), Paris défendu si mollement par certains bataillons et plus tard ravagé par eux avec tant de zèle ? Non égoïsme et patriotisme ne vont pas ensemble ; on nous a prêché si longtemps la morale de l'égoïsme que nous ne sommes plus patriotes, Le patriotisme s'est refroidi dans notre pays comme tout s'y est refroidi.

Voilà la clef de l'énigme. C'est cet effacement de l'idée du devoir, de l'amour mutuel, du patriotisme, amené par l'effacement de la foi chrétienne, qui nous a valu tous nos malheurs. Pourquoi avons-nous eu en quatre-vingt-deux ans quatorze révolutions, si ce n'est parce qu'un petit nombre de nous a cru avoir intérêt à les faire, et que le grand nombre n'a pas vu son intérêt à les empêcher ? Pourquoi notre révolution du 4 septembre, qui rendait à peu près impossible la défense contre l'étranger ? Pourquoi cette dernière révolution qui, au moment où nous croyions avoir épuisé le calice de nos amertumes et n'avoir plus qu'à essuyer nos lèvres, à de nouveau rempli le calice, et l'a rempli jusqu'aux bords ? Toujours pour la même raison. Quelques-uns y ont trouvé

leur compte; les autres, jugeant bien ou mal, n'y ont pas trouvé leur intérêt trop compromis, et le tour a été joué. Toujours l'intérêt, bien ou mal entendu, mis à la place du devoir.

Pourquoi enfin ce règne des gens de la Commune prolongé pendant plus de deux mois; cette popularité, non pas universelle, mais plus grande que nous ne pensons; cette popularité (il faut le connaître) que leur chute elle-même n'a pas anéantie, bien qu'aux yeux des masses, ce soit toujours un grand tort que d'avoir été vaincu? Ces gens étaient des scélérats et en même temps des hommes médiocres, bien inférieurs aux hommes de 1793. qui ne furent cependant pas des hommes de génie; ils n'avaient pas une idée politique, ni même ce qu'on appelle une idée sociale; ils heurtaient tous les sentiments, menaçaient tous les intérêts, je le sais, et je viens de le dire. Mais ils avaient cependant un genre d'habileté et de science digne d'eux, et que je ne leur envie pas: ils connaissaient leur peuple (je ne dis pas le peuple) mieux que nous ne le connaissons et ne voudrions le connaître. Ils savaient ce qu'est la nature de ces hommes avec l'aide desquels on peut opérer un coup de main et l'exploiter quelques jours durant; ils savaient tous les vils instincts sur lesquels on peut s'appuyer, tous les sentiments honnêtes que l'on peut heurter sans compromettre une popularité de cette sorte. — Ainsi, ils savaient qu'en fait de pudeur et de sentiments de famille, leur public ne se montrerait pas bien chatouilleux. — Ils savaient aussi que le patriotisme et les sentiments nationaux étaient chez lui en médiocre honneur, et que cette indifférence, déjà trop marquée, des Français pour le passé était devenue chez ces Français-là la haine du passé. La colonne pouvait tomber; la colonne, il y a vingt ans, était encore de la politique; vieillie aujourd'hui, elle n'est plus que de l'histoire, et on se soucie peu de l'histoire. Pour ce peuple-là, toute destruction est un divertissement, et la gloire convertie en gros sous est un bon calcul. — Ils savaient enfin ce qu'il faut à ce peuple que je n'appelle pas le peuple français: — d'abord la satisfaction de ses appétits, autant qu'elle peut lui être donnée, les trente sous ou davantage par jour, le vin, l'eau-de-vie et le cabaretier payé avec un bon sur la Commune. — Et quand la satisfaction ne peut être donnée aux appétits, il faut au moins la satisfaction pour les haines. Pour la haine du prochain d'abord, ce sera l'humiliation, la spoliation, l'appauvrissement de ceux qu'ils appellent les grands et les riches, c'est-à-dire de quiconque a un toit, une boutique ou un champ, joints à un peu de bon sens. Tous les programmes politiques et sociaux, république, commune, socialisme, communisme, se réduisent à cela, et ne sont populaires qu'à ce titre. C'est l'abais-

sement de l'un plutôt que l'élévation de l'autre ; c'est moins le bien-être du pauvre que le *mal-être* du riche ; les haines passent avant les appétits.

Et surtout, ce qu'il faut à ce peuple là, et ce que sa Commune a su lui donner, c'est la satisfaction de sa haine envers Dieu. Ce pouvoir a été athée plus que nul ne l'avait été, la Terreur de 1793 y comprise. Les plus épouvantables dévastateurs dont on ait gardé le souvenir, les zélateurs de Jérusalem et les anabaptistes de Munster, croyaient à quelque chose ; Attila se faisait appeler le fléau de Dieu : mais ceux-ci n'ont pas voulu être que le fléau de Satan. Leur héros a été ce malheureux insensé qui disait : " L'ennemi, c'est le Dieu." Selon leur horrible mot " ils avaient biffé Dieu ; " et l'un d'eux, à une femme qui, reconnaissante d'une grâce obtenue, lui disait : " Je prierai Dieu pour vous.—Ne prononcez pas ce mot, dit-il, ou je vous fais arrêter." Et les églises profanées, l'image du Christ enlevée du chevet des malades, le nom de Dieu interdit dans les écoles, les prêtres emprisonnés, tout un poste de garde nationaux envoyés à la mort pour avoir protégé une première communion, et enfin les otages, ces victimes choisies à l'avance pour la boucherie au moment suprême, et choisies surtout dans le clergé, ont fait de ce règne de deux mois un blasphème continu et une permanente proclamation d'athéisme. On répondait par là à la pensée de bien des milliers d'hommes à Paris et en France, de plusieurs millions d'hommes en Europe, rangés depuis longtemps sous le drapeau officiellement athée de l'Internationale. C'est la honte, le malheur, l'épouvante du monde moderne, qu'il y ait d'un bout de l'Europe moderne à l'autre trois millions d'hommes au nom desquels on peut dire et qui se réjouissent d'entendre dire : Il n'y a pas de Dieu.

C'est le malheur de toute l'Europe, mais c'est le nôtre surtout. C'est le crime de toute l'Europe, mais c'est encore plus le nôtre, nous devons l'avouer. C'est nous qui, après avoir glorieusement combattu la réforme protestante au seizième siècle, l'avons dépassée au dix-huitième, avons accueilli, développé, propagé l'incrédulité, fille de la réforme, y avons ajouté notre verve moqueuse et le fiel de notre ironie ; c'est nous qui, de ces éléments, avons fait la Révolution française, qui l'avons promenée par toute l'Europe, et, après que l'Europe en a été rassasiée et a fini par la secouer, l'avons gardée soigneusement dans notre sein, afin de voir se renouveler périodiquement les accès de cette fièvre pernicieuse ; c'est nous qui, à côté de la Révolution, avons gardé avec le même soin l'incrédulité, sa mère, sans doute pour que le lait nourricier ne lui

manquât pas : c'est nous qui proclamions hier et la proclamons encore aujourd'hui dans la presse, dans les clubs, dans les ateliers, dans les chaumières, partout. Aussi est-ce nous, et nous seuls jusqu'ici, qui avons donné l'exemple d'une double révolution, accomplie à quatre pas de l'étranger envahisseur et vainqueur, suivie de deux mois de la plus humiliante tyrannie, et terminée par une infernale agonie qui était en même temps une orgie, une orgie d'eau de-vie, d'huile de pétrole et de sang, telle que l'histoire n'en connaît pas de semblable. Voilà ce que nous avons gagné (quant je dis nous, j'entends, non toute la nation, mais la partie dominante de la nation) à nous faire les prédicateurs de l'athéisme et les ricanes en chef de l'irréligion. Quand l'Europe nous appelle la nation impie, Dieu, qui nous châtie d'une manière plus humiliante que toute autre nation, ne semble-t-il pas de l'avis de l'Europe ?

“ Vous connaîtrez l'arbre à ses fruits, ” nous dit l'Évangile. Est-ce que les fruits de l'arbre ne sont pas assez amers pour que nous soyons dégoûtés de le cultiver ? Est-ce que nos tyrans d'hier ont laissé dans leur héritage quelque chose de regrettable, et, en rejetant tout le reste, faudrait-il conserver comme un legs pieux leur passion d'athéisme et d'impiété ? Tout ce qui vient de tels hommes est mauvais, tout ce qu'ils ont affirmé doit être renié, tout ce qu'ils ont pratiqué doit être rejeté. Par cela seul qu'ils ont biffé Dieu, écrivons plus clairement que jamais le nom de Dieu. Par cela seul qu'ils ont renié l'Évangile, aimons davantage l'Évangile. Puisqu'ils ont fait des martyrs, baisons les reliques de ces martyrs. Ce ne sont pas les institutions politiques qui nous sauveront ; il n'y a ni monarchie ni république qui, livrée à elle-même, avec sa seule force politique, puisse ou contenir de tels ennemis, ou guérir de telles plaies. C'est nous, ce sont nos efforts, ce sont nos prières ; en d'autres termes, c'est nous, aidés de Dieu, qui pouvons tout. Un petit fait, qui n'a pas été assez relevé, a bien caractérisé ce qu'étaient les hommes de la Commune : lorsque, sur une de nos places, au lieu de la statue d'un prince qui, après tout, fut le vaillant soldat de la France, ils ont mis la statue de l'insulteur de Jeanne d'Arc, de ce vaniteux courtisan de Berlin qui, en écrivant à son maître, signait : *le Prussien Voltaire*. Et ils ont fait cela après la guerre de 1870 et la paix de 1871, ayant toujours les Prussiens à Saint-Denis ! Aussi peu patriotes que chrétiens, dans tout le passé de la France ils ne trouvaient à honorer que le nom de Voltaire. Faisons le choix contraire ; demandons au passé ce qu'il a eu de glorieux, de généreux, de chrétien. Nous avons joué assez longtemps notre rôle de peuple frondeur, sceptique, destructeur,

révolutionnaire. Si nous voulons rendre à notre pays l'honneur, l'indépendance, la dignité, la sécurité, soyons, par le cœur et par la foi, le peuple de Jeanne d'Arc, au lieu d'être, par la négation et par la haine, le peuple de Voltaire.

F. DE CHAMPAGNY.

18 juin 1871.

CHRONIQUE DU MOIS.

La question romaine est plus que jamais à l'ordre du jour. Elle s'impose à l'attention de l'Europe et de toute la Catholicité, à raison surtout des circonstances pénibles dans lesquelles se trouve le Vicaire de St. Pierre. Car, la condition du Souverain Pontife s'aggrave tous les jours et les séides de la révolution italienne déchaînent toutes leurs fureurs contre son auguste personne. Une presse immorale dresse ses batteries contre le Vatican, s'efforce d'atteindre de ses éclaboussures son hôte immortel et de lui faire perdre l'amour et le respect de ses fidèles Romains. Pie IX n'est plus libre et, s'il n'est pas dans les fers, son indépendance spirituelle est loin de lui être assurée, car Victor Emmanuel et sa légion de suppôts de la révolution font tout en leur pouvoir pour entraver l'exercice de ses devoirs comme chef du monde catholique.

C'est la France, qui jusqu'à présent, a su défendre de sa vaillante épée, les droits imprescriptibles du Saint Siège lorsqu'ils ont été menacés. Chaque fois que la révolution, dont la tête hideuse semble toujours renaître comme l'hydre de la fable, attaquait la Papauté, la France était là, sentinelle vigilante, pour réintégrer l'auguste proscrit, tant de fois chassé de ses domaines. Comme en 1849, de nombreux bataillons de francs allaient escaler les remparts de Rome, en culbuter l'envahisseur et planter la hampe de leur glorieux drapeau sur les sommets des Sept Collines. L'invasion de 1870 s'est faite alors que la France était aux prises avec l'Allemagne coalisée dans ce grand duel, qui l'a couverte de meurtrissures encore saignantes. L'Italie a profité des jours néfastes, où notre malheureuse mère-patrie avait le pied du

vainqueur sur la gorge, pour perpétrer cette exécration des états pontificaux, car elle savait bien qu'elle était la seule puissance en Europe, qui se battait encore pour un principe, pour une grande idée. Elle n'avait rien à craindre de l'Autriche, gouvernée aujourd'hui par un ministre protestant, le Baron de Beust. Elle n'avait rien non plus à redouter de cette autre puissance catholique, autrefois la fidèle Espagne, mais dont la couronne royale est indignement portée par un fils de Victor Emmanuel. En tout autre temps, l'Italie ne se fut pas rué sur Rome, mais elle a cru qu'elle pouvait violer de solennels traités, alors que l'épée de la France volait en éclats. Nous ne parlons pas des puissances protestantes, elles ont vu avec complaisance la victoire brutale de la force sur le droit et se sont inclinées silencieusement devant le fait accompli !

La France ne peut pas sans doute aujourd'hui tirer seule le glaive pour punir l'Italie de sa lâcheté et de sa violation de la foi jurée. Elle a besoin de repos et de paix pour panser ses plaies, payer son énorme indemnité de guerre, éloigner l'envahisseur des départements qu'il occupe encore et réparer tous les désastres amassés par l'invasion allemande et plus encore par son ignoble guerre civile. Mais doit-elle abandonner la mission glorieuse qu'elle s'est donnée ? — Non, répondrons-nous ; qu'elle conserve au moins ce lambeau de sa gloire. Si la France est trop muselée pour aller cueillir des lauriers sur les plaines d'Italie, elle est encore assez puissante pour se faire craindre et servir la cause de l'église dans son intervention auprès des puissances étrangères, afin qu'elles concertent leur action pour restituer au Souverain Pontife ses domaines et lui assurer l'indépendance nécessaire pour la gouverner de l'Eglise.

L'épiscopat français a compris que c'était là le devoir de la France, dans ces tristes conjonctures, et c'est ce qu'il a demandé à l'Assemblée Nationale de faire, dans de mémorables pétitions, qui ont provoqué un débat désormais célèbre dans les fastes de l'éloquence française. Le mot n'est pas exagéré, car la séance du 22 juillet 1871 est la plus importante comme la plus solennelle dont les chambres françaises aient été témoins depuis longtemps. Aussi, a-t-elle laissé de profondes traces dans les esprits et toute la presse catholique en commente encore la signification.

Les voix les plus éloquents qui se soient fait entendre en cette circonstance son incontestablement celles de M. Thiers et de Mgr. Dupanloup. Toutes deux ont passionné et électrisé la chambre. Des tonnerres d'applaudissements ont plus d'une fois salué leurs paroles souvent nobles sinon toujours justes. M. Thiers, chef du

pouvoir exécutif, est un vieux politique retors, il sait courtiser au besoin toutes les opinions, enlever successivement les suffrages de tous les partis, et obtenir de véritables triomphes de tribune. Bref, il excelle à diriger une assemblée délibérante.

M. Thiers a toujours été un défenseur ardent du pouvoir temporel du pape. Mais il était plutôt mû par le sens du droit, par l'intelligence d'une saine politique que par les convictions religieuses. En homme d'état éclairé, il comprenait que la chute du pouvoir temporel serait le signal de la désagrégation des autres gouvernements européens et que la révolution ne se contenterait pas de cette première proie. De plus, il ne voulait pas aider à l'unification de l'Italie, qui a provoqué celle de l'Allemagne, en favorisant les catastrophes politiques dont la France a été la victime.

Dans son derniers discours, M. Thiers a fait valoir hautement ses opinions en faveur de la Papauté et il a parlé dans les termes les plus respectueux de "Pie IX, le chef de l'église catholique qui est au Vatican, séjour sublime, entouré de la douleur des catholiques et du respect du monde entier." Mais il n'a promis de rien faire pour améliorer la condition du Souverain Pontife. Écoutons les raisons plausibles qu'il a données pour justifier l'attitude qu'il entend prendre dans ses relations avec l'Italie.

"L'Italie est devenue une puissance redoutable, ayant l'appui de la Russie, depuis que le gouvernement pontifical, dans un élan généreux, mais peut-être irréflecti, a touché à la question polonaise. Voyez l'Autriche : elle est aussi puissance catholique. Eh bien ! elle aussi, guidée par la sagesse d'un homme éminent, s'est resignée à un sacrifice douloureux, mais nécessaire. La Prusse, elle, cherche, à travers les Alpes, à se rapprocher de l'Italie ; l'Espagne a accepté un roi de sa main. Voilà donc toutes les puissances catholiques, protestantes ou schismatiques en bons termes avec l'Italie. Eh bien ! Messieurs, je vous le demande, mettez-vous à notre place. Que pouvons-nous faire ? Je m'adresse à vous tous, à vous, les catholiques les plus ardents, comme aux autres ? Que voulez-vous de nous ?

"Eh bien ! comme vous ma conscience se révolte contre l'acceptation des faits accomplis. Mais quand l'Europe se tient dans l'attitude que vous connaissez avec l'Italie, je ne saurais agir autrement que l'Europe. Compatissez avec ma situation, et ne me demandez pas une politique qui ne serait pas conséquente, parce que je ne pourrais la pousser jusqu'au bout (Mouvement prolongé). Qu'on ne dise pas qu'il entre dans tout ceci des pensées de guerre future. Non, le gouvernement que vous avez appelé à votre tête, c'est la paix."

En terminant, M. Thiers a dit que la France était liée à l'Italie par un concordat, "l'œuvre des plus grands esprits religieux et politiques de la France," et que toutes les puissances catholiques uniraient leurs efforts pour faire en sorte que l'indépendance nécessaire fut donnée au chef de la catholicité. Cette promesse est très élastique et nous comprenons que les catholiques français n'en soient guère satisfaits.

Mgr. Dupanloup a fait entendre de nobles accents, mais ses conclusions ont été trop favorables à M. Thiers : "Je m'en remets, a-t-il dit, à la sagesse et à la justice de l'illustre chef du pouvoir exécutif, qui arrivé au sommet de la puissance sait juger les choses éternelles." Les déclarations ambiguës comme les réticences de M. Thiers ne lui méritaient pas autant d'encens.

Recueillons quelques unes des paroles tombées des lèvres du savant prélat :

"Mais disent nos calomnieux, ce n'est pas la restauration du Pape que vous cherchez seulement. Vous voulez d'autres restaurations, des dîmes, des corvées, etc. Je suis confus d'avoir à parler de ces choses dans une Assemblée française. Ne serait-il pas temps de ne plus abreuver de toutes ces sottises, le grand peuple français, grand quand il n'est pas livré aux déclamateurs démagogues ? Ne serait-il pas temps de travailler au contraire à l'apaisement des esprits ? Car, je vous le demande, y a-t-il loin de ceux qui calomnient les prêtres à ceux qui massacrent les otages ? (Applaudissements à droite.)

"Ils ont menti, ceux qui ont accusé nos prêtres, si bons, si pauvres, si désintéressés. Ils ont menti, ceux qui nous accusent de vouloir entretenir l'ignorance, nous qui la tenons au contraire pour la source de tous les maux. Ils ont menti, ceux qui nous accusent de vouloir ramener la barbarie, car c'est le christianisme qui a fondé la civilisation. (Applaudissements)

"Mais si nous ne voulons pas la guerre, est-ce à dire que la France ne puisse rien ? Non ! si elle n'inspire plus la crainte, elle ne demande pas pitié. (Applaudissements.) Que demandent les évêques à la France ? Nous lui disons : Si vous ne pouvez pas agir, soyez du moins entre les puissances catholiques la première à demander. Ici, l'initiative sera infiniment honorable pour le gouvernement français. En outre, je déclare que la situation actuelle est vraiment intolérable et qu'il faut chercher le moyen d'y mettre un terme.

"C'est ce que proclamait une voix généreuse, éteinte ici-bas par la douleur et dont l'absence se fait sentir dans cette question. "L'indépendance du Pape est la condition *sine qua non* de la liberté des

âmes et des consciences catholiques. Si le Pape, tribunal suprême, organe de la conscience des catholiques, n'est pas libre, nous ne sommes plus libres non plus." Voilà ce que disait M. de Montalembert.

"Eh bien ! des hommes dans le monde qui ne partageaient pas toutes ses croyances étaient du même avis que lui et le proclamaient bien haut. La France sera-t-elle aujourd'hui seule à ne pas élever sa voix dans le monde ? Avant tout, nous devons relever l'ordre social et moral, sans cela, rien n'est fait.

"Vous ne fonderez rien, ni monarchie, ni république, aucune forme de gouvernement qui ait quelque stabilité, si vous ne relevez les âmes et les caractères (applaudissements,) et vous ne les relèverez pas sans les rattacher à la croyance en Dieu. Sans Dieu, vous ne parviendrez qu'à vous écraser, qu'à vous dévorer les uns les autres ; j'en ai et vous en avez pour témoin 93 et la Commune. (Applaudissements.)

"Pas de liberté, pas de moralité, pas de société sans Dieu ! (Nouvelle et vive approbation.) Sur ce point, il n'y a ni Gauche ni Droite, nous n'avons tous qu'un cœur et qu'une âme. J'en appelle à toutes les âmes honnêtes. (Très bien ! très bien !) Et j'ose le dire ici, que la France parle, et nous ne sommes pas très loin de l'heure où Dieu nous viendra en aide. (Mouvement.) Oui ! je dis que Dieu attend la France. Il est un premier et infailible prétendant, son heure arrivera, soyez-en certains ; il viendra avec un drapeau incontesté. (Mouvement.)

"*Une voix à droite* : Bravo ! bravo ! (Longue agitation.)

"La France est religieuse ; elle se défie quelquefois de ses prêtres, mais elle ne saurait s'en passer. C'est à eux à conduire leur vie avec la modération et le dévouement qui leur est particulier. Ils auront ainsi la confiance du peuple qui leur est confié, et aussi la seule récompense du bon prêtre. Je n'ai jamais oublié ce que disait dernièrement un noble esprit du christianisme : "Si le christianisme a subjugué les hommes, c'est que le christianisme satisfait leur esprit par l'unité et touche leur cœur par la déification de la douleur." (Vifs applaudissements.) Vous vous plaignez quelquefois que la religion menace, Messieurs, non, elle vous manque. (Nouvelle et longue approbation.)

"Si M. Guizot était ici, il pourrait répéter ce qu'il me disait encore il y a peu de jours : Toute nation chrétienne est liée à l'indépendance du Pape, parce que le Pape est la clef de voûte qui assure la liberté des âmes et des consciences. Pouvez-vous vous imaginer une situation plus douloureuse que celle de ce vieillard qui est prisonnier au Vatican, entouré de toutes parts par les

Italiens ? (Très bien à droite.) Il est impossible que dix-huit siècles de grandeur et de bienfaits aboutissent à faire un successeur de Pierre le chapelain plus ou moins mal payé de Victor-Emmanuel." (Rires et applaudissements à droite.)

Après les discours de M. Thiers et de Mgr. Dupanloup, M. Emile Keller n'a pu proférer que quelques paroles, mais elle ont suffi pour causer une excitation indescriptible. Ce fut l'étincelle mise à une trainée de poudre. Gambetta a bondi à la tribune et les plus violentes interpellations se sont croisées. Le Monde dit que la salle des séances a présenté pendant quelque temps l'aspect de la bourse, à l'heure où la foule se presse autour de la corbeille. L'atmosphère en était brûlante et passionnée. A travers les nuages de poussière et le tumulte des manifestations, il était impossible de saisir ni la physionomie, ni le sens véritable du sénat. Finalement, les pétitions des évêques ont été renvoyées au ministre des affaires étrangères. M. Jules Favre, qui résignait peu de temps après son portefeuille, après avoir voté contrairement au chef du gouvernement.

Les catholiques, malgré le découragement de la première heure, semblent décidés à reprendre leur revanche et des pétitions se signent par toute la France. En voici la conclusion.

" Obtenez seulement de M. le chef du pouvoir exécutif, qu'il déclare en votre nom que la France, ne pouvant approuver d'aucune manière ce qui s'est fait à Rome, n'aura jamais de représentant auprès de Victor-Emmanuel, dans la ville que les Papes tiennent anciennement d'un titre incontestable et dont nos traités récents avec l'Italie leur assuraient au moins la constante possession."

On peut s'attendre à de nouvelles passe d'armes sur cette question, tant qu'on ne lui donnera pas la solution rationnelle et la seule légitime que réclament les catholiques et dont nous attendons l'initiative de la France.

* * *

La Chambre des Communes d'Angleterre, ou plutôt le cabinet de M. Gladstone, est en guerre ouverte avec la Chambre des Pairs. L'élément démocratique dominant dans la première et l'élément aristocratique dans l'autre, il est naturel qu'elles obéissent toutes deux à des tendances diverses. La Chambre des Communes glisse sur la pente du radicalisme et la Chambre des Lords s'attache probablement trop aux institutions du passé.

Un abîme s'est creusé entre les deux chambres à propos de l'abolition de l'achat des grades dans l'armée anglaise. M. Glad-

stone adopta les systèmes français et prussiens qui consacrent le principe de la promotion dans l'armée par le mérite, et réussit à faire passer sa mesure à une grande majorité dans la Chambre des Communes. Mais les Lords étaient adverses à l'innovation et ils menaçaient de renvoyer la mesure aux calendes grecques, lorsque M. Gladstone, las de tant d'atermoiements, fit sanctionner la mesure par la Reine, sans s'occuper du vote des nobles Pairs. Un député a qualifié cette manière brusque d'agir de coup d'état et l'expression n'est que juste.

Mais la Chambre des Lords a saisi au bond la première occasion de faire comprendre au ministère combien son attitude l'avait froissée. Aussi, elle a refusé d'approuver la mesure, qui avait pour but de substituer le scrutin secret au vote public. Son vote hostile a causé beaucoup d'irritation et M. Bright, le fougueux tribun, a parlé même d'abolir cette branche de la législature. Cromwell fit plus que de la déclamation, il supprima la Chambre des Pairs, mais le bon sens Anglais a fait justice de cet acte arbitraire et le peuple de la Grande Bretagne n'est pas prêt à laisser bouleverser ainsi toute sa constitution, qu'il regarde comme la forme la plus parfaite des gouvernements humains. L'aristocratie anglaise est trop puissante et elle lui a rendu trop de services pour qu'il aille frapper au siège de sa force vitale le patriciat anglais, que le célèbre Burke, dans son langage figuré, comparait "à ces grands chênes qui ombragent toute une contrée et qui perpétuent ces ombrages de génération en génération."

Cette lutte entre les deux Chambres, si elle était poussée à l'extrême, pourrait avoir cependant de funestes conséquences. Car, elle se fait à armes inégales. La Chambre des Communes, — qui s'intitule modestement *the first assembly of gentlemen in Europe*, — relevant du suffrage populaire est beaucoup plus puissante que la Chambre des Pairs et depuis deux siècles que l'Angleterre jouit du gouvernement parlementaire, elle a été la force prépondérante dans le mécanisme politique du pays. Montalembert, dans son *Avenir politique de l'Angleterre*, rappelle qu'il y a bientôt un siècle, que le premier et le plus grand des deux Pitt perdit toute son influence et toute sa popularité pour avoir accepté la pairie avec le titre de Comte de Chatham. Le dénouement ne saurait donc être douteux.

* * *

Aux Etats-Unis comme en Canada la politique chôme. A part quelques coups de canons envoyés par une frégate américaine aux Coréens, avec lesquels nos voisins ont des rapports très tendus, il

n'y a rien, ou à peu près, qui constitue un événement de quelque importance.

Les villes poudreuses sont désertées par la population qui afflue aux eaux de Saratoga, ou vient, par légions, respirer les brises salubres de notre fleuve, contempler les riches panoramas qui se déroulent tout le long de ses rives ou chercher un regain de vigueur dans nos bains de mer. C'est le temps des voyages, de la villégiature, et il en est peu qui ne laissent pas leurs foyers pour chercher des distractions et fuir le tumulte des villes comme le tracas des affaires.

Il n'y a pas que l'étranger qui aille animer de sa présence ces localités enchanteresses, qui ont pour nom Cacouna, la Rivière du Loup, la Malbaie et bien d'autres. De toutes les parties du pays, les hypocondriaques et les dyspeptiques y accourent et ceux dont la santé est la plus florissante, croient devoir également aller respirer l'air tonifiant du St. Laurent et du Saguenay. Cacouna est aussi recherchée que Plombières et Vichy en France et nous ne serions pas surpris que les demoiselles à marier imitant l'exemple donné autrefois, à l'occasion des eaux fameuses de Pyrmont, fissent mettre dans leur contrat de mariage qu'elles pourraient tous les ans aller passer une saison à Cacouna. La plupart de nos ministres sont allés oublier les soucis des affaires dans cette place fashionable et, entre deux bains d'eau glacée, ils se réunissent pour assurer une bonne direction à la barque de l'état. De tout temps, les bains de mer ont été recherchés et on pourrait appliquer à Cacouna ce qu'un poète romain, dans son admiration, disait de Baïes, place d'eau fort en renom :

Ut mille laudem, Flacce, versibus Baias
Laudabo digne non satis tamen Baias.

*
* *

Pendant ce temps consacré au *dolce far niente*, l'œuvre importante de nos chemins de fer se poursuit avec une grande activité. Les chemins de Lévis et Kennebec, de Sorel et Drummonville, sont en voie d'exécution, la direction du chemin de fer du Nord est, énergiquement à l'œuvre, il est à peu près certain qu'elle négociera avantageusement ses débentures sur le marché de New-York et les travaux pourraient bien commencer cet automne, si partout on peut triompher des préjugés dans les comtés intéressés à encourager ce chemin de fer. Toutes ces voies ferrées vont donner un élan considérable à notre industrie.

Le gouvernement fédéral a pris de son côté l'initiative d'une mesure colossale, la construction d'un nouveau chemin du Pacifique à travers les vastes solitudes de l'ouest. L'hon. M. Langevin s'est rendu à la Colombie Britannique pour surveiller les opérations de nos ingénieurs, qui, avant longtemps, iront mesurer les cimes sourcilleuses des Montagnes Rocheuses. De nombreux partis d'explorateurs sont actuellement à tracer la route que devra suivre cette immense voie ferrée d'environ 2,500 milles et, aussitôt que leurs rapports seront reçus, l'entreprise sera offerte aux capitalistes, qui ne feront pas défaut. Car, on assure qu'une puissante compagnie de capitalistes américains et anglais a offert au gouvernement canadien de construire ce chemin, pourvu qu'on lui donne un octroi considérable de terres et de légers subsides en argent. Les deux chemins du Pacifique construits aux Etats-Unis ont été exécutés de cette manière par l'industrie privée, car le gouvernement américain ne peut, en vertu de la constitution, entreprendre à ses frais une œuvre aussi gigantesque. Nos terres de l'ouest sont probablement plus fertiles que celles qui ont été octroyées par les Etats-Unis aux deux chemins du Pacifique et leur richesse est assez bien connue pour attirer l'attention du capital anglais, lequel encombre aujourd'hui les marchés monétaires et a construit environ la moitié des chemins de fer du monde entier.

Si le chemin du Pacifique se construit, nous pourrons nous vanter d'avoir mené à bonne fin une entreprise immense qu'aucune nation, avec le même chiffre de population, n'a osé encore exécuter. Aussi, elle aura des conséquences incalculables pour le développement et l'avenir commercial de la nouvelle fédération, qui, suivant l'expression de Montalembert, "des bouches de l'Océan à celles du St. Laurent, sera un jour la rivale de la grande fédération américaine."

JOSEPH TASSÉ.

Montréal, 20 août 1871.

BIBLIOGRAPHIE.

The Creation of Manitoba, or a History of the Red River Troubles, par Alexander Begg. Hunter, Rose & Cie., éditeurs, Toronto; 408 pages avec gravures.

En terminant notre article intitulé *l'Expédition Militaire de Manitoba*, nous avons envoyé le livre mentionné ci-dessus, avec prière d'en signaler l'apparition aux lecteurs de la *Revue*. L'ouvrage mérite plus qu'une notice banale; nous nous plaisons à en dire notre sentiment.

Ces troubles de la Rivière-Rouge ont exercé déjà bon nombre d'écrivains, mais comme la question en a été débattue dans les journaux politiques, qui lui prêtaient chacun l'apparence propre aux idées du parti qu'il servait, il en est résulté peu de lumière pour le lecteur qui n'a pas vu, jour par jour, les rapports multiples et contradictoires publiés par les feuilles politiques.

Le livre de M. Begg raconte ce qui s'est passé à la Rivière-Rouge depuis 1866 jusqu'au 24 août 1870, moment de l'entrée des troupes du Canada dans le fort Garry. Cette période, qui précède notre récit de l'expédition militaire, embrasse tout le mouvement insurrectionnel, depuis ses origines jusqu'à son extinction.

Devant cet exposé impartial et éclairé des faits, nous sommes en droit de nous réjouir, comme catholiques et comme canadiens-français, car à ces deux titres nos compatriotes ont supporté dans le cours du débat bien des attaques de la part d'une presse fanatisée et ignorante. La vérité se montrant enfin, l'on sera forcé de reconnaître la juste mesure des causes qui ont provoqué le mécontentement, puis la levée de boucliers des métis, comme aussi la manière dont ces mêmes métis se sont comportés dans la tâche délicate et périlleuse qu'ils avaient entreprise pour affirmer leur existence politique aux yeux du monde civilisé. Leur conduite, mise en regard de celle des gens qui se donnaient adroitement le nom de "parti canadien" est superbe de modération, de franchise, même de fidélité à la couronne britannique — alors qu'on s'efforçait le plus de les représenter comme des rebelles de la pire espèce. La coupable exaltation qui a marqué la mort de Scott tranche, on peut le dire, sur le fond de ce tableau singulier, où l'ins-

tinct sauvage que l'on prêtait aux métis a si généralement fait place à un tact politique et à un bon sens rares dans les pays les plus fiers de leur civilisation,—rares surtout dans les heures critiques d'une résistance à main armée. Les Sioux de Paris sont bien loin en arrière de la civilisation des Métis du Nord-Ouest.

Le prétendu "parti canadien" qui a fait tant de bruit à la Rivière-Rouge; qui a effrayé les colons par des extravagances de langage et d'actions; qui a cherché et qui a réussi jusqu'à un certain point à mettre les métis des deux langues en antagonisme; qui a cabalé contre le gouvernement canadien lorsque celui-ci eut manifesté le désir de rendre justice à toutes les classes de la population; qui s'est abouché avec les tapageurs enrôlés au milieu de l'excitation politique dans les bataillons de l'expédition militaire; qui a manifesté son mécontentement de la conduite loyale et sensée du lieutenant-gouverneur Archibald; qui a publié et publie encore un journal propre seulement à semer la discorde en exploitant les faussetés nouvelles et les préjugés; ce parti est une reproduction de la clique ambitieuse dont l'histoire de toutes les colonies nous offre une édition nouvelle. C'est une clique semblable qui (pour ne parler que du nord de ce continent) a fait perdre la Nouvelle-France aux généraux de Louis XV; une autre à fait perdre les Etats-Unis à l'Angleterre; une autre a opprimé le Canada pendant des années; une autre — celle dont nous nous occupons — s'est formée à la Rivière Rouge, mais tout annonce qu'elle a vu ses beaux jours.

Devant les preuves que M. Begg nous donne de son étourderie et de son fanatisme, nous voyons déjà cette école disparaître pour faire place au véritable parti canadien (anglais-français-catholique-protestant,) — pas bruyant, bien disposé envers tout le monde et surtout marchant vers l'avenir par la voie droite, honnête et facile que lui ouvre le bill de Manitoba.

Il nous semble que la grande question à éclaircir, pour constater la nature du mouvement fait par les métis français, est de démontrer à cet égard la part véritable des sentiments des métis anglais, qui, il est vrai, n'ont pas agi tout d'abord avec les français, mais dont l'attitude durant tout l'hiver de 1869-70 n'a pas été clairement expliquée. M. Begg affirme que la population des deux origines partageait les mêmes idées dans le principe, et que les français seuls ont jugé à propos de se lever pour soutenir la cause commune. Nous en saurons sans doute beaucoup plus, lorsque le temps aura permis aux historiens de débrouiller cet échec-veau.

Avant de terminer ces lignes, nous devons annoncer que, dans le cours de l'automne, paraîtra un ouvrage fait avec plus de soin encore que celui de M. Begg, écrit en français et appuyé sur les documents authentiques, afin de faire disparaître le doute qui, bon gré malgré, s'empare toujours du lecteur à la vue d'une simple affirmation, quelle que soit la respectabilité de la personne qui parle.

Un enseignement historique sortira de ces pages — l'on s'apercevra une fois de plus que les Français du nord de ce continent sont restés fiers de leurs droits, toujours prêts à en réclamer résolument le libre exercice, et jamais factieux, même dans les crises les plus terribles. L'histoire politique du Bas-Canada est remplie de ces faits honorables, qui ont servi d'exemple aux autres colonies anglaises — ce qui n'empêche pas que les

Canadiens-Français ont toujours été qualifiés de " rebelles " par une certaine école de zélés, qui meurt de ses excès, renaît sous un autre régime et meurt de nouveau par des excès tous semblables aux premiers. Les vrais " loyaux " dans la population anglaise du Canada, sont nombreux, Dieu merci, et ne donnent pas dans ces agitations, où l'intérêt personnel joue le principal rôle...caché.

BENJAMIN SULTE.

Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes, avec le portrait de l'auteur, l'abbé Cyprien Tanguay. Premier volume, Grand in 8o de 623 pages, depuis 1608 jusqu'à 1700. Province de Québec, Eusèbe Senécal, Imprimeur-Editeur 1871.

Le Dictionnaire Généalogique est un ouvrage considérable et hérissé de difficultés. Aussi dans son introduction, l'auteur se demande si l'utilité de ce travail répond bien à la grandeur de la tâche! Avait-il bien prévu et calculé toutes les difficultés?

M. l'abbé Tanguay commence par nous dire qu'il avait puisé depuis longtemps dans ses lectures, le goût des dates, des statistiques, des noms, des généalogies, qui sont les premiers éléments de l'histoire.

L'idée de cet ouvrage est venue à l'auteur, comme il nous le dit lui-même, lorsqu'il était curé. Chargé alors de faire observer les lois de l'Église qui concernent les alliances entre parents, il avait souvent remarqué, comme ceux-ci oublient avec facilité les liens qui les unissent. Ces embarras se présentent souvent au moment même du mariage, quand il faut déterminer quels degrés de parenté existent entre les futurs époux. Des recherches auxquelles l'auteur se livra, tout en augmentant son goût, et en donnant plus de facilité pour ce genre d'études, lui firent comprendre l'utilité, la nécessité même, d'un pareil dictionnaire: dès lors il se décida à l'entreprendre.

Les alliances à certains degrés de consanguinité et de parenté, sont on le sait, prohibées par l'Église. Comme notre législation du mariage est en grande partie fondée sur les lois de l'Église, il est facile de prévoir quelles difficultés peuvent surgir de la part des parties, ou après leur mort, de la part des héritiers. L'auteur fait ici allusion à un empêchement dirimant de parenté, dans un cas, qui remonte à près d'un siècle.

Au moyen du Dictionnaire, il sera facile à Messieurs les curés de dresser l'arbre généalogique des futurs époux. Ils ne seront nullement exposés à être trompés par une similitude de noms. A cause d'une semblable erreur, M. l'abbé Tanguay, nous rapporte qu'il a vu annuler un mariage, qui n'aurait pas dû l'être. On comprend les graves embarras que peuvent causer des erreurs semblables.

Ainsi la première utilité du Dictionnaire sera de faire connaître les liens de parenté.

Quant à la deuxième utilité, nous la trouvons dans le fait que nos registres ont une valeur légale. Devant les tribunaux civils, on est appelé à constater la naissance d'une personne, son mariage ou sa mort. De la production de ces actes, dépend entièrement le succès d'un procès, dans une

question d'héritage, par exemple. Mais où prendre ces documents ? Dans quels archives sont-ils ? Qu'elle année faudra-t-il parcourir ?

Pour un Procès d'une certaine importance pendant à la Cour de Québec, l'auteur a été chargé de constater la lignée et de relever tous les actes d'une famille qui remonte au temps de Champlain, c'est-à-dire en 1634. La lignée était brisée : le dictionnaire a pu aider à la reconstruire.

Voilà pour les questions d'intérêt.

Si l'on veut se transporter dans une sphère plus élevée, dans les questions d'histoire, par exemple, le dictionnaire sera encore d'une grande utilité. L'auteur en parlant de l'histoire de la colonie française en Canada, par M. l'abbé Faillon, nous rappelle que cet infatigable chercheur, n'avait pu découvrir l'acte du mariage de la mère de Mme. d'Youville avec M. O'Sullivan. "On sait cependant, ajoute M. l'abbé Tanguay, avec quel soin attentif, l'abbé Faillon avait étudié nos archives. Ecrivant la vie de la sainte fondatrice des sœurs grises, il tenait naturellement à donner sur sa famille, tous les détails d'une certaine valeur. Il avait bien constaté le fait du mariage; mais il en ignorait l'époque et le lieu. C'est à la Pointe-aux-Trembles près de Québec, que M. O'Sullivan avait épousé Mme. veuve Dufros de la Gemmerais, née Gauthier de Varennes."

L'Abbé Tanguay nous cite encore l'exemple de Sir Hyppolite Lafontaine et du Commandeur Viger. Ce dernier avait entrepris de contrôler le récit de nos historiens et annalistes. Le premier s'occupait de recherches généalogiques et travaillait à une histoire du droit en Canada.

"Que de fois, dit M. l'abbé Tanguay, ces deux écrivains ont été désappointés par l'absence de documents ? La guerre, mais surtout les incendies, le manque de soins en ont détruit un grand nombre. Même de nos jours, ajoute l'auteur, très peu de ces documents sont déposés dans des lieux absolument sûrs, et beaucoup de registres n'ont pas été tenus en double. Ce dictionnaire rendra donc un grand service, puisqu'il empêchera désormais la destruction des renseignements que l'Église et l'État ont voulu assurer par la tenue des registres". Le dictionnaire de M. l'abbé Tanguay, est donc une œuvre nationale.

Chaque pays a sa noblesse, nous avons eu celle du sang. Nous avons eu la noblesse de l'épée, celle de la robe et même celle de la science.

"Nous avons en outre, ajoute l'auteur, une noblesse à nous, noblesse qui s'est acquise dans des luttes terribles, au commencement de la colonie. Elle est moins ancienne que l'autre, mais elle est plus nationale, plus complètement canadienne. Un sentiment bien digne de respect porte chacun à savoir jusqu'à quel point il s'y rattache. Si les liens, plus ou moins étroits que l'on peut avoir avec ceux qui, jadis, ont sacrifié pour la patrie leurs richesses, leurs sueurs ou leur sang, si ces liens ne peuvent absolument tenir lieu de tout mérite personnel, ils n'en constituent pas moins un véritable patrimoine que personne n'a le droit de contester aux autres. Le dévouement, dans ses différents degrés, a une illustration que la récompense reconnaît, mais qu'elle ne saurait donner. Pierre Boucher, Charles LeMoyne, François Hertel, et quelques autres qu'il serait très facile de compter, ont été anoblis. Deux ou trois à peine ont reçu un titre. Ils l'avaient bien mérité du reste, Jolliet, moins heureux que La Salle, n'a jamais obtenu de lettres de noblesse. Cependant, il n'y a personne qui ne tiendrait à honneur de faire remonter sa famille jusqu'à lui, plutôt qu'à son heureux concurrent, Cavalier de la Salle, lequel fut anobli en 1676. Les compagnons de Dollard, Brassier, Hébert, Boisseau, Desjardins, Des-

forger, Lecomte, étaient des enfants du peuple, de simples ouvriers; mais ils ont illustré leurs noms."

Il me reste à parler des difficultés que l'auteur eût à rencontrer dans la composition de son dictionnaire généalogique: des difficultés matérielles et des difficultés intrinsèques.

Les premières consistent dans l'absence des registres, les registres détruits, perdus ou transportés ailleurs. Ce qui a valu à M. l'abbé Tanguay, un triple ouvrage, puisque dans ces cas, il est obligé de recourir aux greffes des notaires. "Ainsi, nous dit-il, étant à dépouiller les actes de l'Islet, et des paroisses voisines, de ce qu'on appelait la côte du sud, je constatai plusieurs lacunes importantes. Il était évident qu'il n'y avait pas eu destruction, les vides n'étaient pas assez grands pour le laisser croire, mais ils existaient. Ce n'est que plus tard que j'ai trouvé à la Pointe-aux-Trembles, près de Québec, les actes qui manquaient à l'Islet. A une certaine époque, chaque missionnaire avait un registre qu'il portait avec lui. Souvent deux ou trois missionnaires évangélisaient la même côte dans une année, et ils désposaient leur cahier là où ils finissaient par s'arrêter. C'est ici le cas."

"Quelquefois les actes étaient en partie déchirés: il ne restait plus que quelques mots tels que ceux-ci: "*Le 24 Octobre mil sept cent vingt huit a été inhumée Louise âgée de quinze.....lerier sa femme.*"

Quand aux difficultés intrinsèques, M. l'abbé Tanguay ne les trouva pas moins embarrassantes que les premières. Ainsi le nom féodal ou territorial était considéré comme un signe de noblesse. Il y avait donc à faire la distinction entre les noms patronymiques et territoriaux.

L'auteur a trouvé encore une autre source de difficultés dans les mariages supposés contractés et non célébrés, et dans le fait que plusieurs enfants vivants d'une même famille portent le même nom de baptême. "Les entrées imparfaites, ajoute M. l'abbé Tanguay, m'ont aussi causé un certain trouble. Que le lecteur en juge. Une sépulture est ainsi indiquée: "Vingt-quatre Novembre (1694) nous avons enterré la veuve Sédilot, âgée de soixante ans." Quelle est cette personne? Il peut y avoir en plusieurs veuves Sédilot. Il faudra recourir à tous les mariages des Sédilot, et ensuite aux baptêmes des épouses pour arriver à l'âge indiqué."

"Ce n'est pas à titre de singularité que je citerai l'exemple suivant: "Aujourd'hui a été inhumé un petit nourrisson de la ville, en présence des petits enfants témoins qui n'ont su signer."

Enfin il n'y a pas jusqu'à l'orthographe des noms qui n'ait causé de nombreux embarras à M. l'abbé Tanguay.

Je suppose qu'à cette époque, on était de l'opinion de cette femme du monde qui écrivait sous la vue de son mari, au sujet d'une commande, *Chaises à la Voltaire*. Le mari lui fit remarquer que le nom de Voltaire ne s'écrivait pas ainsi. "Mais mon ami, répond vivement la femme, tu sais bien que les noms propres, n'ont pas d'orthographe."

Je me sépare à regret de la belle et instructive introduction de M. l'abbé Tanguay, qui a, outre plusieurs matières intéressantes, auxquelles je renvoie avec plaisir les lecteurs de la *Revue*, orné son dictionnaire d'un excellent aperçu étymologique et historique sur les noms. Mais je suis forcé d'abrèger, et je termine en félicitant M. l'abbé Tanguay d'avoir dédié son dictionnaire à l'Eglise et au Pays. C'est sans aucun doute un beau monument qu'il élève à la gloire de la Religion et de la Patrie.

Mes vœux l'accompagnent pour le succès complet de la tâche ardue qu'il s'est imposée, et il aura prouvé une fois de plus la vérité des paroles du poète, qui a dit que le travail triomphe de tout : *labor improbus omnia vincit*.

Ajoutons que l'Imprimeur-Editeur, M. Eusèbe Sénécal, mérite en même temps, sa part d'éloges au sujet de la beauté typographique du dictionnaire qui fait honneur à ses ateliers.

Il y a une époque qui n'est pas encore très éloignée, où il aurait été difficile de trouver un établissement canadien où l'on aurait pu entreprendre l'impression d'un ouvrage aussi considérable. Mais M. Sénécal n'en est pas à son premier essai. Il est connu pour un homme qui s'est imposé des sacrifices pour le public. Je doute qu'il en soit toujours récompensé, mais qu'il soit bien convaincu d'une chose, c'est que le travail attire le capital.

L. W. TESSIER.
